l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

■ AVRIL ■ MAI ■ JUIN ■ 2007 ■ N° 76 ■ 5,5 € ■

507 VOUILLÉ

CLOVIS ESQUISSE LA FRANCE

COLLOQUE : L'ÂGE DU FER EN GAULE
IMMIGRATION : HISTOIRE ET ACTUALITÉ

PETER GREENAWAY / DANIÈLE RIVIÈRE
ERNEST PÉROCHON / FRANÇOIS BON

9 782911 320194

L'EXPÉDITION ANGLAISE, EN ROUTE POUR DÉCOUVRIR LE BERCEAU DES FAMEUSES POULES NOIRES SE HEURTE À UNE DIFFICULTÉ

Glen Baxter 2007

sommaire

4 **RECHERCHE**

8 **CINÉMA**

9 **CULTURE**

11 **ROUTES**

13 **SAVEURS**

14 **BOOM FOR REAL**
Le plus grand accélérateur de particules du monde est installé près de Genève. Récit de cette visite dans l'un des temples de la science et de la technologie du troisième millénaire par Jean-Jacques Salgon.

17 **DES NOUVELLES DE NORMA**
On connaît maintenant le vrai visage de Norma Tessum Onda.

18 **LA JEANNE D'OLIVIER BRAMANTI**
Olivier Bramanti, auteur de bande dessinée en résidence à Angoulême, s'intéresse à l'utilisation politique de la mythique Jeanne d'Arc.

20 **IMMIGRÉS SOUS CONTRÔLE**
Alexis Spire explique l'évolution de la politique de contrôle de l'immigration en France depuis 1945.

22 **LA SOCIÉTÉ «ETHNICISE» LES RELATIONS SOCIALES**
Le sociologue Laurent Mucchielli affirme que «le principal facteur des parcours délinquants reste l'échec scolaire».

24 **UNE DES FORMES DE LA RESPIRATION DU MONDE**

25 **LES CAS DE L'ESPAGNE : UNE IMMIGRATION RÉCENTE**

26 **VOUILLÉ 507**

CLOVIS ESQUISSE LA FRANCE
Il y a 1 500 ans, Clovis le roi des Francs tuait de sa main le roi des Wisigoths, Alaric II, à quelques kilomètres de Poitiers. Il ajoutait ainsi toute l'Aquitaine à un territoire déjà conséquent.

30 **DE SI DISCRETS BARBARES**
Il n'existe aucune preuve matérielle de la présence wisigothique avant 507, ni de celle des Francs immédiatement après la bataille…

32 **EXIT ASTÉRIX**
Un colloque international se tient du 17 au 20 mai 2007 à Chauvigny pour faire le point sur l'archéologie de l'âge du Fer entre Loire et Dordogne. Qui sont les Gaulois ?

34 **CAMPAGNES ET FERMES GAULOISES**
Les connaissances sur l'âge du Fer ont bénéficié d'un enrichissement spectaculaire des données archéologiques.

36 **L'ART COMME OUTIL DE PENSÉE**
Rencontre avec Danièle Rivière, fondatrice des éditions Dis Voir, qui publie les livres du cinéaste Peter Greenaway.

40 **CHIMBU, PEINTRES PAPOUS**
A Rochefort, le musée d'art et d'histoire permet de découvrir l'art contemporain papou. Entretien avec Roger Boulay.

42 **PÉROCHON QUAND MÊME**
Geste éditions a entrepris de rééditer les œuvres d'Ernest Pérochon (1885-1942), écrivain originaire du Poitou. Par François Bon.

44 **REGARDS DES HOMMES, NAISSANCE DES PAYSAGES**
Toutes les dimensions de la géographie se combinent dans les photographies de Marc Deneyer et Claude Pauquet en Poitou-Charentes.

47 **RUDISTES DES LAGONS CHARENTAIS**
Un aperçu du paysage picto-charentais il y a 96 millions d'années en préambule à l'exposition «Dinosaures et Crétacé supérieur» présentée à l'Espace Mendès France.

50 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

Ce numéro de *L'Actualité Poitou-Charentes* est particulier à plus d'un titre. En effet, il permet aux lecteurs de découvrir des éléments de notre patrimoine qui sont aussi exceptionnels qu'inattendus. D'autre part, il met en lumière que la notion de science relève un peu d'une approche disciplinaire mais surtout d'une volonté d'aller au-delà des évidences. Si *L'Actualité* avait voulu provoquer de façon spectaculaire, le dossier central aurait été intitulé : «La bataille de Vouillé n'a pas eu lieu». Tout un imaginaire lié à la naissance de la France, grâce à la victoire de Clovis contre les Wisigoths, serait ainsi remis en cause. En effet, il n'existe aucune preuve matérielle de la bataille. Ainsi, l'archéologie soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses – on peut dire exactement la même chose des découvertes de Michel Brunet au Tchad qui bouleversent le scénario de l'origine de l'homme. Néanmoins, l'impact symbolique de la bataille reste entier.

Symbolique toujours, le thème de l'immigration. L'Espace Mendès France y a consacré un événement en novembre 2006 avec des universitaires et des partenaires associatifs et institutionnels en novembre 2006 afin d'engager le débat en considérant l'immigration comme un «objet de science».

***L'Actualité* a choisi quatre chercheurs afin de montrer la diversité des approches. La figure de Peter Greenaway, qui sera en mai à Poitiers, incarne cette démarche tout en explorant un imaginaire individuel et collectif qui charrie tout autant nos peurs que nos passions qui, seules, participent à l'avenir.**

Didier Moreau

En couverture : Plaque-boucle wisigothique et bijoux francs du VIe siècle, découverts à Chasseneuil-sur-Bonnieure (Charente). Photo Marc Deneyer.

l'actualité

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Jean-Claude Désoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 68 797 ISSN 1761-9971 ■ Dépôt légal : 2e trimestre 2007
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

FRÉDÉRIC BILLY

Améliorer l'étanchéité dynamique des turbomachines

Avec une note d'humour, Frédéric Billy a exposé ses travaux sur l'amélioration de l'étanchéité dynamique des turbomachines pour lesquels il a remporté le prix de la communication de la Région Poitou-Charentes (1 500 €) attribué par l'école doctorale des sciences pour l'ingénieur et aéronautique (SPI&A) de l'Université de Poitiers. Il a effectué sa thèse sur le site du Futuroscope sous la direction de Mihai Arghir, professeur, au sein du laboratoire des mécaniques solides (LMS, UMR 6610), et sous la direction d'Alain Texier, professeur, et de Gérard Pineau, maître de conférences, au laboratoire d'études aérodynamiques (LEA, UMR 6609). Docteur depuis octobre 2005, Frédéric Billy évolue maintenant dans un de ses domaines de prédilection : le nucléaire pour une société de prestation de service.

Coralie Deport

Ses travaux de thèse ont fait partie du programme de recherche du consortium industrie recherche en turbomachines (CIRT) qui regroupe un grand nombre d'industriels dont Snecma et EDF. «Les besoins en rendement et en fiabilité des turbomachines modernes ne cessent d'augmenter dans les domaines très exigeants tels que la production d'énergie ou bien le transport spatial, précise Frédéric Billy. L'étanchéité dynamique a été identifiée comme étant un des points perfectibles des turbomachines. Les industriels désirent donc une amélioration de ce problème comme Snecma pour les moteurs des lanceurs spatiaux ou EDF pour les turbines à vapeur. Notre objectif a donc été de comprendre comment une simple texture de surface permet d'augmenter les performances des joints d'étanchéité.»

Ce sujet nouveau aux deux laboratoires a fait l'objet dans un premier temps de la conception et de la mise en place d'un banc d'essais permettant de mesurer les vitesses d'écoulement dans un joint à texture de type trous cylindriques. Cette première partie a été réalisée au sein du LEA. Le modèle en 2D a été ainsi validé grâce aux valeurs expérimentales puis des résultats numériques 3D en ont découlé pour fabriquer un nouveau modèle à paroi texturée. Ces derniers résultats sont en cours de validation et cette partie numérique a été effectuée au LMS.

Ainsi, Frédéric Billy a étudié une nouvelle technologie (joint à trous cylindriques) pour déterminer aussi bien ses effets locaux que globaux sur l'étanchéité des turbomachines, afin de mieux appréhender les comportements des ces dernières.

Coralie Deport

MELLE

Métallurgie carolingienne

La plate-forme d'archéologie expérimentale des arts du feu, unique en France, vient d'ouvrir ses portes à Melle dans le but de reconstituer et faire découvrir les gestes oubliés des métallurgistes carolingiens. Cet atelier expérimental est financé par la Région et soutenu par la municipalité de Melle, les laboratoires métallurgies et cultures (UMR 5060) du CNRS, et Pierre Süe (UMR 9956) du CNRS-CEA. Rappelons que la cité est bâtie sur un gisement de plomb argentifère dans lequel des mines d'argent ont été exploitées pour la frappe de monnaie du VIIe au Xe siècle.

Grâce au travail de Florian Téreygeol, chargé de recherche au CNRS et auteur d'une thèse de doctorat soutenue en 2001 sur les mines d'argent carolingiennes de Melle, la totalité de la chaîne opératoire de production de l'argent suivant le procédé médiéval a pu être reconstituée. Le minerai d'argent est extrait par abattage au feu, puis concassé et lavé. Dans des fours reconstitués d'après ceux découverts sur le site lors de fouilles archéologiques, des fontes successives sont réalisées et, enfin, l'argent peut être coulé en lingots. Trois artisans, un forgeron, un dinandier et le potier François Peyrat (*L'Actualité* n° 75) apportent leur savoir-faire à la reconstitution.

Du 1er juillet au 12 août, Florian Téreygeol va diriger des ateliers d'expérimentations ouverts au public : la fabrication du charbon de bois, l'essai des minerais, la fusion, la coupellation (séparation de l'argent des métaux vils), la cémentation du laiton, la réduction du minerai de fer, l'affinage du fer, la frappe monétaire d'argent, l'argenture des monnaies de cuivre, la dorure des monnaies d'argent. ***M.-C. M***

LA STRUCTURE E_8 DÉCODÉE

Marc Van Leeuwen, professeur de mathématiques à l'Université de Poitiers, chercheur au laboratoire de mathématiques et applications (UMR CNRS 6086), est membre de l'équipe internationale qui, après quatre ans de travail, a réussi à calculer la structure E_8. Lorsque cette structure a été découverte en 1887, personne ne pensait possible qu'elle puisse être calculée un jour. Cet objet mathématique à 248 dimensions est l'une des structures les plus complexes. Sur un puissant ordinateur de Seattle, doté de 64 Go de mémoire vive, l'opération a duré 77 heures et produit un résultat de l'ordre de 60 Go.

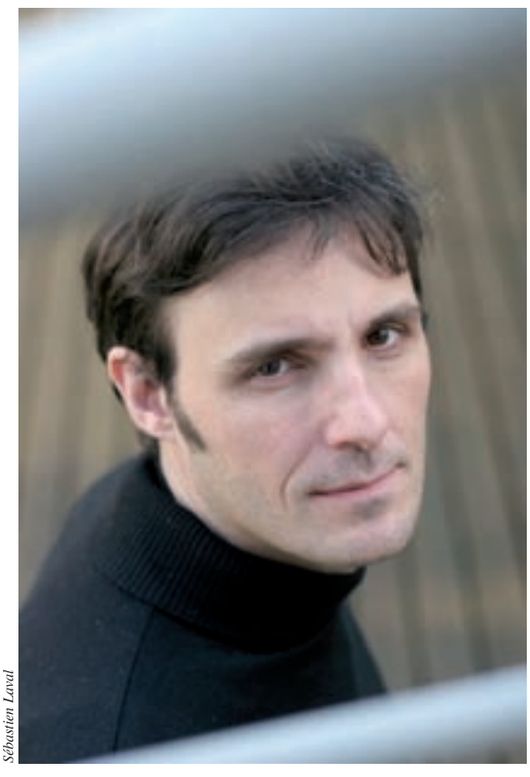
Actu76.pmd 4 05/04/2007, 15:25

FESTIVAL RAISONS D'AGIR

La double réalité du travail

Du 10 au 13 avril, l'Espace Mendès France accueille le festival Raisons d'agir. Cette manifestation poursuit les objectifs de l'association du même nom créée sous l'impulsion du sociologue Pierre Bourdieu suite au mouvement social de 1995. Il s'agit d'«armer» intellectuellement ce type de luttes afin de contrebalancer les expertises néolibérales. A Poitiers, cet engagement prend forme autour du thème «Le travail, pour qui ? pourquoi ?» à travers des conférences, des projections de documentaires (au cinéma Le Dietrich) et une performance lecture de l'écrivain François Bon. Laurent Willemez, maître de conférences en sociologie à l'Université de Poitiers, auteur du livre *Le Droit du travail en danger* (2006), anime une table ronde sur l'individualisation progressive de la lutte sociale par le recours à la justice. Il revient sur la dimension qu'a prise aujourd'hui le travail dans les rapports sociaux.

Propos recueillis par **Alexandre Duval**



Sébastien Laval

L'Actualité. – Pour le sociologue que vous êtes, que représente aujourd'hui la notion de travail ?

Laurent Willemez. – Il y a une double réalité du travail. Il constitue un lieu de précarité et de souffrance et en même temps d'épanouissement et d'identification sociale. Dans un article intitulé «La double vérité du travail»[1], Pierre Bourdieu dit précisément que le travail est à la fois domination et épanouissement, et qu'il est d'autant plus une forme de domination qu'il est considéré comme épanouissant pour les salariés. Le livre de François Bon, *Daewoo* (2004), pointe ce paradoxe. Il décrit comment les ouvrières du groupe industriel sud-coréen, soumises dans leur activité professionnelle, sont privées d'une partie d'elles-mêmes au moment où elles perdent ce travail.

Le paradoxe actuel n'est-il pas précisément que plus le travail se fait rare, plus il semble devenir déterminant sur le plan social ?

La salarisation généralisée a contribué à placer le travail au centre des activités. Une norme semble voir le jour selon laquelle les individus doivent s'épanouir dans leur activité professionnelle. Avec les nouvelles formes de management, le salarié se révèle dans son travail et ce faisant il y consacre d'autant plus de temps. C'est le cas des cadres qui «s'éclatent» au travail et qui, en même temps, sont évidemment dans la sujétion.

Les archives du XIXe siècle montrent qu'un certain nombre de personnes vivaient de leurs rentes et ne faisaient rien ou pas grand-chose. Le chômage de masse aurait pu contribuer à la mise en œuvre de nouvelles formes de vie moins liées au travail. Or, ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

Dans la sphère sociale, où s'arrête aujourd'hui le travail ?

Selon la vieille tradition marxiste, le prolétaire est celui qui a pour seule ressource sa force de travail et qui pendant ses moments de repos la reproduit. Cela ne semble pas avoir changé depuis le XIXe siècle. Reste que la coupure entre le travail et le non-travail devient de plus en plus ténue. Beaucoup de réflexions voient le jour sur la souffrance au travail et les difficultés psychologiques qu'il entraîne. Les caisses d'allocations familiales font des enquêtes sur ces sujets parce qu'il y a effectivement un développement de la consommation de calmants lié au travail.

Quels usages les syndicats font-ils du droit et de la justice ?

Jusqu'au milieu des années 1970, le travail était le lieu principal des luttes sociales. Aujourd'hui, la justice est devenue l'arène légitime de la lutte syndicale. Or, le droit français étant un droit très individualiste, son recours introduit un vrai risque d'individualisation de ce combat. Il en va de même de la psychologisation des relations de travail. Par exemple, attaquer sur le harcèlement moral individualise à la fois le rapport au travail et la lutte sociale. Utiliser le droit peut être une bonne chose à condition de toujours chercher à l'inscrire dans une démarche collective. Par exemple, à Poitiers en octobre 2006, les syndicats de Michelin ont assigné la direction en justice pour obtenir l'annulation d'une restructuration. Dans ce cas précis, c'est la somme des contestations individuelles qui en a fait une cause collective. Reste qu'en France, vous ne pouvez pas dire de manière officielle qu'il s'agit là d'une seule et même affaire. Autre cas de figure, celui des CNE (contrat nouvelle embauche) qui existent depuis an et demi. Il y a eu tout un travail des organisations syndicales et de spécialistes du droit auprès des conseillers de prud'hommes afin de leur expliquer ce qu'est le CNE et comment lutter contre en justice. Il y a là un vrai usage collectif du droit.

1. «La double vérité du travail», in *Actes de recherches en sciences sociales*, n° 114, septembre 1996 (1975).

La lecture performance de François Bon est prévue le 10 avril à 21h à l'Espace Mendès France sur le thème : «Daewoo, la fiction comme chemin vers le réel».

Actu76.pmd 5 04/04/2007, 15:54

MONSEIGNEUR AUGOUARD

Un Poitevin roi du Congo

La revisite contemporaine du passé colonial de la France devient plus que jamais un objet de recherche, parfois de curiosité de la part des intellectuels français. Ce retour vers un passé enfoui s'accompagne d'un désir profond, celui de poser un regard neuf sur le mouvement colonial français, sur son poids dans l'histoire mondiale des XIXe et XXe siècles. Cet élan nouveau me paraît limité puisqu'il n'aborde que les aspects liés à la toute puissante administration coloniale, oubliant le rôle combien important de certains acteurs clés du microcosme colonial. En dépoussiérant ces tiroirs, on retrouve un amas de dossiers sur les missions catholiques françaises du XIXe siècle : des hommes et des femmes qui ont non seulement exporté la religion catholique mais aussi et surtout propagé l'image de la France loin de leurs terres. Ces religieux n'ont pas connu la même popularité dans les médias et les sciences humaines. Il en est ainsi de Monseigneur Augouard (1852-1921), religieux à multiples facettes, apôtre, humaniste et nationaliste de premier plan, qui sort de l'oubli grâce au livre de Maurice Mathieu : *Monseigneur Augouard, un poitevin roi du Congo*.

Photo extraite de *44 années au Congo*, t. IV, lettres de Mgr Augouard 1905-1921 : «Le singe cynocéphale à la tête de lion. Mission de la Sainte-Famille (Bessou).»

Maurice Mathieu écrit avec intelligence et clarté. L'objectivation que représentent ses analyses, loin de figer le mouvement d'un esprit en perpétuelle recherche, en souligne au contraire le dynamisme et la constante imprévisibilité. Tout à la fois comme un roman historique où se côtoient biographie et hagiographie. Très lisible avec un cheminement linéaire.

La première partie commence par une étude historique approfondie du *réveil missionnaire* au XIXe siècle – la Révolution ayant auparavant pris le pas sur la religion. Les missions extérieures sont à la mode, amplifiées par une publicité abondante. Puis l'auteur évoque le jeune Prosper Philippe Augouard, sa vocation, son envoi en mission en Afrique, sa personnalité hors du commun, ses premières impressions sur la nature de l'homme noir et de sa vie quotidienne… Cette partie se termine par le voyage du missionnaire au cœur du continent mystérieux dans le but d'ouvrir une mission à M'Foa (et non M'fa). C'est à ce moment aussi que le jeune Augouard se frotte à la diplomatie de l'époque, celle des appétits des nations européennes sur le bassin du Congo.

La deuxième partie mentionne les difficultés liées au milieu naturel et à l'appropriation difficile de l'homme. Ici, l'auteur souligne les épreuves qu'a endurées le Poitevin («le soleil qui *me* fait que brûler»). Une nature ingrate, hostile à la pénétration et à la circulation tant des missionnaires que de la foi. Cette foi se heurtant aussi aux pratiques (fétichisme, sorcellerie, polygamie…) qui font obstacle à l'évangélisation. Il aborde aussi l'épineuse question des rapports entre l'administration et les missions catholiques, de la compétition entre les différentes congrégations religieuses, enfin, la question de la propagande islamique que le jeune Augouard va s'employer à atténuer.

Dans la troisième partie, Maurice Mathieu pointe les controverses de l'action éducative et civilisatrice au cœur du projet missionnaire qui n'améliorent pas l'image du missionnaire au Congo français. Le «pacte de Clovis» suit le missionnaire jusque dans les confins de l'Afrique à travers la doublette «Croix et drapeau» – Augouard ne s'imaginant pas parler de foi sans faire référence à sa patrie. L'auteur fait aussi une part belle aux «bienfaiteurs poitevins» qui soutenaient l'action du Père Augouard. Ce dernier dispose d'un carnet d'adresses qui lui permet de tenir tête à l'administration coloniale. Il imprime ainsi sa marque à toute la colonie. Ce qui n'a pas toujours été du goût de tout le monde.

Dans l'ensemble, l'auteur ne se détache pas de la grandeur du personnage. Comme pris entre deux feux : critiquer ou auréoler le personnage, d'où sa conclusion sur la pointe des pieds. C'est vrai qu'il évoque l'autoritarisme d'Augouard et sa tendance à tout embrasser même dans les sphères hors de son périmètre d'action. Visiblement son action se confond avec celle des colons. Ainsi, à la question : Augouard religieux ou colonisateur ? Maurice Mathieu reste prudent, il préfère lui coller la soutane que le casque colonial. On regrettera cependant qu'il n'ait pas pris le temps de souligner les violences physiques et morales des missionnaires d'Augouard sur les nouveaux convertis. En pays de mission, la violence n'était pas l'exclusivité de l'administration coloniale et des concessionnaires. Ce livre constitue une riche base de données. Les réflexions essayées et les points de vues avancés deviennent autant de dossiers ouverts, invitant à mener la réflexion plus loin, à travailler encore et pour de nouveaux profits sur les missions catholiques du XIXe siècle en Afrique.

Jean Aimé Loemba

Geste éditions, «Archives de vie», 292 p., 23 €

Jean Aimé Loemba est doctorant en histoire contemporaine de l'Université de Poitiers. Il effectue sa thèse sur les missions catholiques du Congo (1850-1930), sous la direction de Frédéric Chauvaud. Il a écrit «Mgr Augouard, 44 ans au Congo» dans *L'Actualité* n° 73 «Explorateurs et grands voyageurs», juillet 2006.

Actu76.pmd 6 04/04/2007, 15:54

MARGUERITE-WAKNINE

Le livre pour objet

Séverine Gallardo, Franck Guyon, Yves Laffont, Gilles Grangier sont littéraires, philosophes ou plasticiens. De leur rencontre, à Angoulême, est née la maison Marguerite-Waknine éditions. Un titre romanesque dont la sonorité féminine a pour dessein précis d'intriguer et de séduire. Quant à la forme – ou fond – des livres publiés, présentés dans la transparence de coffrets CD ou DVD, elle a pour objectif de susciter la création inédite et la surprise du lecteur. Parmi les trois collections proposées – littérature, art contemporain, MW –, la seconde est sans nul doute la plus emblématique de la possible confusion contenant-contenu : les artistes pouvant user de la forme DVD comme objet enveloppant de leur création... ou en faire l'objet de leur création. Instigatrice de la collection et artiste contemporaine, Séverine Gallardo évoque «la possibilité d'éditer ainsi de très jeunes artistes et l'opportunité pour eux de présenter leurs travaux». Elle parle aussi des rencontres artistiques, captivantes et internationales, via le site http://margueritewaknine.free.fr. Puis de l'œuvre finale, garante, en ces temps immatériels, «du rapport tactile aux choses». La collection littérature, dirigée par Franck Guyon, est également singulière. Sans distinction de genres, elle accueille des textes nés, explique-t-il, «du rapport particulier qui s'instaure entre l'écriture et un objet d'art». Les livres, présentés dans une enveloppe CD, contiennent un écrit original limité à une soixantaine de pages et la reproduction de l'œuvre choisie. Les trois premiers, sortis fin mars, sont signés Jean-Paul Chabrier (*La jeune fille de Verazzano*), Franck Guyon (*Les Amants de Bellini*) et Philippe Sergeant (*Promenade ou une enfance de Sophocle*). Les prochains pourraient l'être de Michel Onfray et Michel Butor.

La troisième collection MW laisse à l'auteur, dont la proposition n'entre pas dans les deux précédentes, le choix de la forme. D'abord réuni par l'idée de monter des expositions ou des événements artistiques, le quatuor – organisé en association promotrice de l'art depuis juin 2006 – a donc naturellement glissé vers la forme éditoriale. Les livres-objets, aussi inspirés par la modicité de leur coût de fabrication et donc de vente (entre 5 et 8 €), seront publiés au rythme de neuf volumes par an (trois dans chacune des collections) et diffusés en librairie. Pour en savoir plus, il suffira de guetter la campagne-happening de communication imaginée par Séverine Gallardo : une pluie de post-it fluos, imprimés au tampon-encreur, de nature à propager le mystère de l'audacieuse et novatrice Marguerite Waknine.

Astrid Deroost

Marguerite Waknine éditions,
05 45 68 76 44, 19, rue Raymond-Audour, 16000 Angoulême.

Franck Guyon et Séverine Gallardo.

Claude Pauquet

LIONEL-EDOUARD MARTIN

Deuil à Chailly

«La grille enclôt le jardin, le ferme à la rue.» Dans ce jardin, le narrateur qui «n'écrit pas mais taille un arbre» apprend par la voix de son père la mort d'un vieil oncle, la canicule et son grand âge l'ont emporté.

Deuil à Chailly est le récit des quelques jours qui suivent cet instant où l'on ne sait finalement pas qui l'emporte de l'entêtante odeur de civet de lapin du laurier-sauge coupé ou de cette mort soudaine mais prévisible. Pas de douleur. De l'organisation des obsèques au partage du maigre héritage, le récit entremêle plusieurs récits pour n'en faire qu'un, celui de la vie simple et sans relief, la vie des gens de peu chers à Pierre Sansot. Nous sommes dans un village du Poitou. «Là-bas, c'est la Gartempe», personnage sinueux mais central du livre qui coule, «et ce n'est pas une grande rivière ; elle est de celles qui se jettent câlinement dans les bras d'une autre un peu plus abondante…», rivière dans laquelle la tante Ernestine se précipitera et s'engloutira, les poches lourdes de pierres.

On songe au beau livre de François Bon, *L'Enterrement*, mais chez Lionel-Edouard Martin la phrase est à l'instar de la Gartempe plus sinueuse, elle épouse, comme le cours d'eau son lit, la vie et le temps des gens d'ici et d'ici-bas. Son ton n'est jamais grave. L'auteur qui est poète avant d'être romancier prête sa voix ou plutôt donne une voix à des êtres sans paroles, ceux de «la race» des paysans comme aimait à les définir Jean Giono, il dit la vie qui fut la leur. «En ces terres de haute pudeur», on dit peu. On ne dit pas grand-chose des êtres, on ne dit pas non plus les cœurs meurtris, ni les blessures. C'est un monde clos, fini, que l'auteur revisite pour une dernière fois. D'aucuns trouveront que certes il ne grandit pas ceux qu'il dépeint là avec leur haleine «sentant le vin tout juste supérieur» mais il nous les rend familiers, ils sont des nôtres. Nous les croisons. Et du Poitou à l'universel, la vie n'est jamais si grande que quand elle nous paraît petite.

Stéphane Emond

Ed. Arléa, 96 p., 15 €

Actu76.pmd 7 04/04/2007, 15:55

LONG-MÉTRAGE

Les vérités de Serge Roullet

A Foussignac, en Charente, Serge Roullet, réalisateur (*Le Mur* d'après Jean-Paul Sartre, *Benito Cereno* d'après Herman Melville, *Le Voyage étranger*...), vient de tourner *L'Ami*, deuxième partie de *Claudia disparue* (2005). L'ensemble donnera, en mai, le long-métrage intitulé *Avoue que tu mens*.

Dans la propriété viticole et familiale, Serge Roullet s'amuse des coïncidences, des lieux retrouvés, des dates anniversaires de son cinéma : «Il y a cinquante ans exactement, je tournais l'un de mes premiers films originaux *Viennent les jours*. L'action était censée se passer ici, chaque mois je venais (de Paris) faire une petite scène. Et je tourne aujourd'hui, ici-même, un film original... Pour moi, plaisante-t-il, Foussignac est le centre du monde.» Les Charentes ont une nouvelle fois livré les interprètes – les mêmes, non-professionnels –, les décors et les lumières qui siéent au style minimaliste du cinéaste ; au cadrage ultra précis de ses images, miroirs de sentiments incertains. «Tous mes personnages existent, je n'invente rien malheureusement, tous les ingrédients existent et l'on sait que c'est dans la forme que l'on juge une œuvre d'art», remarque Serge Roullet.

Le film de Serge Roullet a obtenu via Poitou-Charentes Cinéma, commission régionale du film, une subvention financée par le Conseil général de la Charente et la Région Poitou-Charentes.

Dans *Claudia disparue*, une famille protestante accueillait une jeune parente orpheline venue d'Allemagne. Rousseur des boiseries, cuivré de l'alambic, côtelé du velours qui fait l'habit bourgeois... Claudia, l'incomprise, l'«exaltée», presque indésirable, s'évadait de la demeure charentaise. Noyée, supposait-on.

Gabriel, l'oncle cadet de Claudia, menait l'enquête, culpabilisé et coupable de séduction à l'égard de sa nièce. Au bout du compte, la disparue avait gagné Hambourg, ville où sa propre mère – «éloignée» par la famille – avait jadis échoué. Au début de la deuxième partie, Gabriel, repentant, a rejoint la jeune femme. Ils entament ensemble une vie de musique. Puis, peu à peu, Claudia, comme le dit joliment Serge Roullet, «se sentira délivrée». Gabriel, désemparé, trouvera refuge dans «l'ami» dont il imposera la mystérieuse présence.

Angoulême, Jarnac, Saintes, La Rochelle... pour écrire, tourner, le cinéaste a suivi le fil intime de ses souvenirs, opté pour la légèreté technique du numérique et retenu des décors d'exception. «Un décor est le point de départ d'une histoire. Il influence les interprètes, il m'influence. Une cellule de l'Abbaye aux Dames de Saintes impose les contraintes de son espace, sortir des limites architecturales donne un subtil sentiment de faux, de malaise...»

Comme les acteurs, Adeline Tellier, monteuse récemment diplômée du lycée de l'image et du son d'Angoulême est venue d'à-côté. La patience de la jeune femme et celle du réalisateur se sont accordées pour faire et chercher «le balancement, la durée, le tempo».

Pour créer cette petite musique que l'auteur voue aux êtres et à leur improbable vérité. «Te connaîtrais-je jamais ?», dit la chanson du film. «*Avoue que tu mens* est mon dernier film», dit à son tour Serge Roullet... Faut-il le croire ?

Astrid Deroost

LA POLITIQUE DES RELIQUES

Au Moyen Age, les reliques des saints ne sont pas seulement des objets de culte, elles sont le signe de la puissance du pouvoir temporel. Plus le prince est grand, plus les reliques qu'il possède doivent être prestigieuses. C'est la spécialité d'Edina Bozoky, maître de conférences en histoire médiévale à l'Université de Poitiers et membre du CESCM, qui a effectué une belle synthèse de ses recherches dans *La Politique des reliques de Constantin à Saint Louis. Protection collective et légitimation du pouvoir* (éd. Beauchesne, 316 p., 39,50 €), ouvrage préfacé par Jean-Claude Schmitt.

RENCONTRE AVEC LE DROIT D'AUTEUR

A l'Espace culture multimédia de Poitiers, des étudiants du Centre d'études sur la coopération juridique internationale de l'Université de Poitiers ont travaillé sur les problèmes de droit d'auteur. Domaine très complexe qui est explicité de façon pédagogique, avec des exemples concrets, dans une brochure éditée par l'Espace Mendès France.

On y apprend par exemple à distinguer les différences fondamentales qui existent entre les deux systèmes de protection des œuvres de par le monde, c'est-à-dire le droit d'auteur en France et le copyright aux Etats-Unis.

UNE CIVILISATION À HAUTS RISQUES

Après *Les Scientifiques. Entre pouvoir et savoir* (Albin Michel, 2006), Jean-Jacques Salomon ouvre des pistes dont chacun peut se prévaloir pour prendre la mesure des périls auxquels le XXIe siècle confronte l'humanité dans *Une civilisation à hauts risques* (Charles Léopold Mayer, 228 p., 22 €). Il reprend dans sa conclusion «L'impérialisme du progrès», texte publié dans *L'Actualité* (n° 66) qui répond aux propos d'Edgar Morin publiés dans notre revue («Dépasser la notion de développement», n° 63). Lecture à compléter par le dernier opus d'Edgar Morin, *L'An I de l'ère écologique* (Tallandier, 128 p., 7 €).

Actu76.pmd 8 05/04/2007, 15:25

JOSIE LÉVY MARTIN

Ne dis jamais ton nom

En 1944, Josie Lévy Martin, fille de réfugiés juifs Mosellans, est confiée à sœur Saint-Cybard, enseignante dans la petite commune charentaise de Lesterps. L'enfant a six ans. Ses parents, restés à Montbron, dans le même département, ont choisi la déchirante séparation face aux menaces de rafle et de déportation. Pendant neuf mois, la religieuse, droite et généreuse, prendra soin de la petite clandestine rebaptisée Josie L'Or. La famille réunie partira en 1947 pour l'Amérique. En 1999, Josie Lévy Martin, citoyenne de Los Angeles, a revu cette campagne charentaise pour la première fois. Elle y est revenue. Et revenue encore, en mars dernier, parée d'une mémoire longtemps refoulée. Dans un ouvrage intitulé *Ne dis jamais ton nom*, publié en 2002 aux Etats-Unis et aujourd'hui traduit par les éditions Le Croît Vif, Josie Lévy Martin raconte son enfance cachée. «Et c'est ainsi, qu'à regret d'abord, je lui ai pris la main, j'ai écouté sa voix. L'enfant faisait apparaître les images, dictait les mots; c'était les siens, c'était son mystère, sa solitude insupportable, son courage et son cran», écrit l'auteur. La force du récit est là : dans cette voix minuscule qui conte, avec détails, la sœur Saint-Cybard, les adultes dont elle capte les peurs, les jeux, la découverte de Jésus... Dans cette angoisse, muette, enfantine, d'être à jamais abandonnée du monde.

Astrid Deroost

Editions Le Croît Vif , collection «Témoignages», préface de Simone Veil, postfaces de Daniel Soupizet et de Marcel Stourdzé, 288 p., 20 €

THIERRY GIRARD

Le musée des Beaux-Arts de Shanghai expose du 17 avril au 8 mai «Voyage au pays du Réel», c'est-à-dire le parcours photographique de Thierry Girard au cœur de la Chine (*L'Actualité* n° 64). De 2003 à 2006, le photographe a suivi l'itinéraire de l'écrivain Victor Segalen effectué avant 1914. Un catalogue est édité en français et en chinois.

Olivier Martin

DESSINS DU JAPON

Dans le cadre de la manifestation consacrée au manga, la médiathèque de Poitiers présente jusqu'au 12 mai 2007 les illustrations de Suehiro Maruo et d'Akino Kondoh, dessinateurs japonais publiés par les éditions du Lézard noir. Les bibliothèque des Couronneries, de la Blaiserie et de Médiasud exposent dans le même temps des reproductions et des carnets de croquis d'Olivier Martin. Ce dessinateur, né à Angers, publié par Delcourt et Glénat, vit au Japon depuis 2005.

EXPOSITIONS

Ecole d'arts plastiques de Châtellerault : dessins de Makhi Xenakis, estampes de Gérard Gasiorowski jusqu'au 9 mai ; vidéo et photographies de Laurent Millet, estampes de Gérard Traquandi du 21 mai au 20 juin.
Rurart, Venours : «Playtime» de Martin Le Chevalier, Fur, Kolzoz, jusqu'au 10 juin.
Château d'Oiron : «L'homme paysage», exposition collective jusqu'au 27 mai.
Carré Amelot, La Rochelle : «Hangar Icares», installation et photographies de Pascal Mirande, du 5 mai au 9 juin (et à l'Espace Art contemporain du 5 mai au 21 juillet) ; «Lignes de vie» de Sylvie Schnur, du 10 mai au 2 juin ; «Les objets rendus» d'Alexis Ducourtioux.

Actu76.pmd 9 05/04/2007, 15:25

BOUILLÉ-SAINT-PAUL

Un village se met en scène

En misant, il y a dix ans, sur la culture comme moteur du développement local, Bouillé-Saint-Paul, petite commune rurale du Pays thouarsais, en Deux-Sèvres, faisait un pari osé. «En 1996, nous avons racheté le château, dans l'optique notamment de développer un projet culturel, explique Jean Giret, maire du village. La même année, le Festival au château est né. Au fil des ans, il a pris de l'ampleur et s'est très vite orienté vers les arts de la rue. Ce mode d'expression où les artistes investissent et s'approprient l'espace public, suscitant la rencontre et l'échange, nous semblait s'inscrire tout à fait dans notre démarche pour dynamiser la vie locale.» Cirque, théâtre forain, fanfares, déambulations, installations, le public a pu découvrir, au fil des éditions du festival, diverses facettes des arts de la rue, se laisser surprendre et séduire par le talent de compagnies régionales, nationales et même européennes. A partir de 2004, le festival a pris encore une dimension nouvelle, avec la mise en scène du village lui-même, réalisée autour d'une thématique par une équipe de bénévoles, habitants de Bouillé et des alentours, avec le concours depuis l'an dernier d'un intervenant plasticien. «L'adhésion d'une large part de la population à cette dynamique culturelle a permis de faire émerger une identité villageoise, de créer du lien social, notamment avec les habitants nouvellement installés – la population a augmenté de 40 % en 9 ans – et de resserrer les liens avec la Communauté de communes de l'Argentonais.»

En 2004, un programme de valorisation des bourgs a été mis en place au niveau intercommunal, établissant des critères de qualité architecturale et paysagère pour le développement de l'habitat et l'aménagement de l'espace public. «Dans le cadre de la mise en œuvre de ce programme sur la commune, nous nous sommes interrogés sur la manière de prendre en compte notre projet culturel et son approche "arts de la rue" dans l'aménagement des espaces publics. Et il nous a semblé intéressant de réaliser une étude qui croiserait les regards : celui de l'architecte paysager et celui de l'artiste scénographe.» L'idée de cette étude a pris forme en 2006, en partenariat avec le CAUE, la Communauté de communes, le Syndicat du Pays thouarsais, le Département et la Région Poitou-Charentes : établissement d'un cahier des charges, lancement d'une consultation publique et choix d'une agence offrant des compétences à la fois architecturales, paysagères et scénographiques, associant le groupe ICI-Même (Mark Etc, scénographe, et Natska Roublov, architecte) et L'Interlieu Paysages (Denis Delbaere, paysagiste). «Notre démarche a bénéficié du soutien fort de la Région, dans le cadre du Temps des arts de la rue, un programme national d'actions engagé sur trois ans (2006-2008) en faveur du développement des arts de la rue, et dans lequel la Région prend une part active.»

La première phase de l'étude, achevée fin 2006, a permis d'établir un diagnostic sur l'aménagement et la mise en scène des espaces publics de la commune. Ce diagnostic propose d'affirmer une identité fondée sur l'hétérogénéité – architecturale, géologique, paysagère – et pose la question du sens des espaces publics et de l'évolution de leur fonctionnalité. «Il y a 30 ans, la place était le lieu de passage et de rencontre, le cœur battant d'un village vivant économiquement, avec des agriculteurs, des artisans, des commerçants. Aujourd'hui, la place a perdu cette fonction. A nous de réinventer pour les espaces publics de nouvelles fonctions, de nouvelles manières de les investir, au travers de rituels qui invitent à la rencontre et à l'échange.»

Mireille Tabare

Le Festival au château de Bouillé-Saint-Paul a lieu les 7 et 8 juillet 2007.

PRINTEMPS AUX JARDINS

Plus d'une centaine de jardins seront ouverts au public les 2 et 3 juin en Poitou-Charentes lors des Rendez-vous aux jardins, manifestation du ministère de la Culture. Hormis ce week-end, signalons le 1er mai des «jardiniers du Paradis» qui, à Champdeniers (Deux-Sèvres), ouvrent leurs portes aux herbes sauvages, avec notamment la présence de l'association des Amis de l'ortie. Dans le même département, à Prissé-la-Charrière, le domaine de Péré organise sa 11e fête des plantes et du jardin les 9 et 10 juin.

LA MAISON À PARTHENAY AU XVe SIÈCLE

Le musée municipal de Parthenay présente jusqu'au 24 juin 2007 l'exposition réalisée par l'association Atemporelle sur «La maison à Parthenay au XVe siècle». Elle montre à quel point la cité conserve du Moyen Age un patrimoine riche : les maisons à pans de bois, les pierres ornementales, des objets trouvés lors d'études archéologiques. Des enluminures médiévales permettent de reconstituer le décor intérieur des maisons et la vie quotidienne des habitants au XVe siècle.

Actu76.pmd 10 05/04/2007, 15:29

LES ORMES

La mosquée idéale

C'est la dernière bâtisse d'un modeste hameau qui s'étire le long d'une route étroite sur la commune des Ormes. La route semble ne donner que sur le vide tant elle va, sans obstacle d'aucune sorte, relief, arbres, creux… s'enfonçant dans un ciel d'un gris ordinaire. Une maison basse, banale, dont la façade est parallèle à la route. A fleur des champs, elle surplombe la vallée de la Vienne. Vraiment rien d'extraordinaire et l'on passerait son chemin si l'on n'avait aposté une curieuse construction sur une terrasse en prolongement de l'habitation. Une sentinelle étrange qui domine la route de toute sa hauteur.

Je la connaissais pour l'avoir déjà vue au hasard d'une promenade avec un ami qui m'avait assuré la «chose» être l'œuvre d'un ancien d'Indochine, militaire nostalgique tout à la fois de ces lointains ailleurs et de sa jeunesse, qui avait pensé par le moyen de cet édifice, ressemblant de très loin à des tours d'Angkor, amoindrir ses regrets et bercer sa nostalgie. Dans ma crédulité, je dois avouer que la silhouette de Gabin plongé dans une soûlographie magnifique m'a émerveillé à chacun de mes rares passages.

Guy, le fils de Gustave Deveau, se charge de me détromper en me faisant pénétrer à sa suite dans la chaleur épaisse – trop lourde pour un hiver doux – de la cuisine où Solange, sa mère, finit d'éplucher des légumes. Aux murs, des photos punaisées de la construction et de son auteur. Cette «petite mosquée», comme il l'appelait, est l'œuvre de Gustave, né en 1924, décédé il y a maintenant plus de trois ans.

Gustave, maçon de son vivant, n'a pas plus bourlingué en Orient qu'il n'a rencontré de toréador et autres personnages vivant des histoires à dormir debout dans le grand vent, pas plus qu'il ne ressemble, même de très loin, à l'acteur.

Ce monsieur à lunettes pose sur un mur de la cuisine derrière un accordéon, au-dessus d'un autre cliché, celui de son chef-d'œuvre. Jouant du piano à bretelles pendant la guerre, il s'en est racheté un, l'âge de la retraite venu ; de même qu'il a entrepris La construction. Il a mis plus de cinq ans. «Mais il y a aussi la grotte, en dessous ! Je vais vous faire visiter. C'est là qu'il faisait des repas avec ses copains, dont un, Maurice, encore vivant, qui lui donnait un coup de main à l'occasion.»

Gustave, chaque matin de ces cinq ans et plus, est parti avec sa brouette ramasser les pierres dans les champs. Des pierres choisies, taillées, une à une, avant de les assembler en voûtes romanes, de bâtir un petit four. A la mort du père, ils ont brûlé les papiers qu'il avait accumulés dans la grotte qui servait aussi de bureau et de salle de répétition puisque subsiste un tambourin pour marquer le rythme avec le pied. Avant de devenir maçon, Gustave était agriculteur. De ces deux activités professionnelles, il a conservé la seconde comme passe-temps, au rebours de la plupart des gens qui se perdent dans les joies du potager lorsque l'heure de la retraite arrive.

Guy me fait admirer les voûtes, les tours accolées aux pierres appareillées une à une puis peintes en vert et en rose, des couleurs pâles, patinées.

La tempête de 1999 n'a pas seulement causé des dégâts aux arbres, elle a aussi étêté les flèches des tourelles d'un mètre environ, les privant d'un élan qu'on ne peut plus qu'imaginer.

J'interroge Guy. A-t-il eu connaissance du «palais idéal» de Ferdinand Cheval, dit le Facteur Cheval, en poste à Hauterives ? Ce bâtisseur inspiré qui a consacré trente-trois ans à l'édification d'un monument qu'on vient visiter de loin ?

Guy réfléchit. Peut-être… Le nom lui dit quelque chose, mais j'ai l'impression qu'il veut me faire plaisir...

«Je suis la fidèle compagne du travailleur intelligent qui chaque jour dans la campagne cherchait son petit contingent», écrivait le Facteur Cheval, donnant la parole à sa brouette. Ces mots, Gustave aurait pu les dire.

Je n'ai pas vu la fidèle compagne du Maçon Deveau.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

Actu76.pmd 11 04/04/2007, 15:55

JACQUES VILLEGLÉ

La ville est son musée

Alors que se tient dans les étroites galeries du Grand Palais à Paris une exposition consacrée au Nouveau Réalisme (jusqu'au 18 juin), l'un de ses fondateurs, Jacques Villeglé, est enfin à l'honneur. En attendant l'indispensable rétrospective qui ne laisse de se faire désirer dans l'un des musées nationaux, les amateurs d'art entreront de plain-pied dans l'œuvre de cet artiste visionnaire, qui a fait des rues des villes du monde occidental son atelier et son musée. Ceci grâce à une monographie substantielle éditée par Flammarion. Rappelons que Jacques Villeglé est le seul artiste français vivant exposé au MOMA à New York.

Trois auteurs sont associés à la publication : Kaira Cabanas de l'Université de Princeton signe un essai intitulé «L'archéologie de l'affiche» ; Nicolas Bourriaud, critique d'art, recueille les propos de l'artiste ; l'écrivain François Bon dresse un vivant portrait du plus «participatif» des artistes, inventeur du «lacéré anonyme», releveur de nos traces de civilisation et de «nos réalités collectives» par l'appropriation exclusive, dès 1949, de l'affiche lacérée par les passants. Ces «réalités collectives» sont le titre d'un texte de Jacques Villeglé écrit en 1958, précurseur du Nouveau Réalisme.

J.-L. T.

C'est l'histoire et le destin du monde dans toutes ses strates que porte l'œuvre monumentale de Jacques Villeglé. «Ce sont les signes du temps des hommes depuis que la ville est ville. Ces signes qu'en permanence on enlève de la vue pour que le temps continue : la peau lacérée du temps», écrit François Bon. «*En prenant l'affiche, je prends l'histoire*, dit-il : à nous aujourd'hui de nous en ressaisir, au nom de toutes nos urgences , au nom de ce qui compte dans notre totalité d'art et ce péril où nous sommes, ou – plus simplement – une œuvre pour garder nom où lui, Villeglé, a rempli sa tâche d'homme.»

Dominique Truco

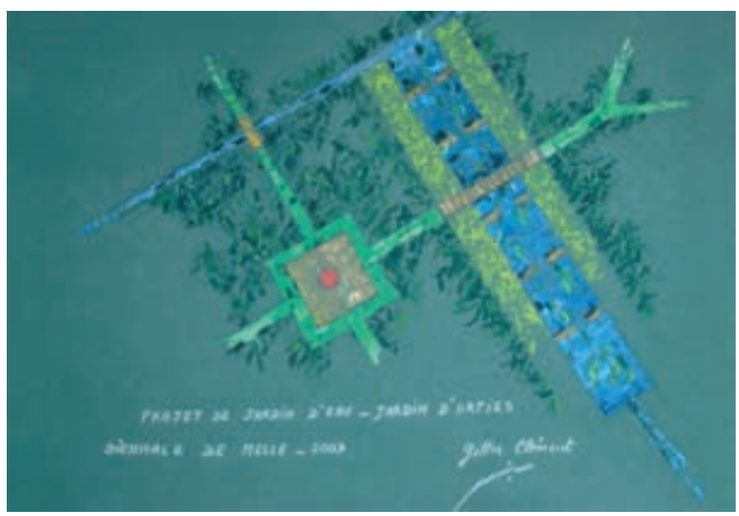
Jacques Villeglé, Flammarion, 212 p., 200 ill., 39 €

«Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle», peinture graphisme de Jacques Villeglé sur quatre toiles de 2,10 x 5 m, cathédrale Saint-Pierre à Poitiers, La nuit des temps, septembre 2006.

Jardin d'orties de Gilles Clément

Quinze artistes internationaux[1] participent à la Biennale internationale d'art contemporain de Melle (23 juin-2 septembre) intitulée «Eau, air, terre : la sagesse du jardinier», parmi lesquels Gilles Clément, créateur de jardins mondialement (parc André-Citroën à Paris, musée du Quai Branly…). Jardins-laboratoires de sa philosophie où s'incarnent ses grands concepts rendus manifestes notamment dans le «Jardin planétaire» à la Villette en 1999-2000.

L'auteur d'une *Ecologie humaniste* (Aubanel 2007) réalise pour la biennale une œuvre pérenne, un «Jardin d'eau-Jardin d'orties». Jardin modeste par sa taille, mais emblématique par son sens dans la ville où l'arbre est roi parmi les 4 200 habitants grâce aux 1 200 essences plantées il y a vingt ans (la ville a été distinguée par le prix national de l'arbre en 2006).



Ce jardin met en œuvre le traitement de l'eau et l'usage horticole de l'ortie qui avait été «confisqué» en 2006 par la loi d'orientation agricole. Ce jardin va s'étendre sur le site de la Maladrerie entre la Fontaine des Lépreux et le ruisseau du Pinier, où pousse naturellement un océan d'orties. Sur 26 mètres, l'eau va circuler en zigzag dans cinq bassins de lagunage pour traverser une végétation aquatique de macrophytes à microphytes épuratrices. L'eau du dernier bassin servira à la réalisation de purin d'ortie offert aux habitants et visiteurs pour leurs jardins.

1. Gilles Clément, Knud Viktor, Erik Samakh, Sylvain Soussan, Adel Abdessemed, Michael Dans, Ingrid MwangiRobert Hutter, Ha Cha Youn, Laurie-Anne Estaque, Pascale Gadon, Herman de Vries, Franck Gérard, Claude Pauquet, Bertrand Gadenne, Andy Goldsworthy, Giuseppe Penone, l'écrivain François Bon, les musiciens Jean-Pierre Courjaud et Dominique Pichon.

Actu76.pmd 12 05/04/2007, 15:24

Littérature de poulettes

Dans le noir. *A la nègreté*, on dit. Comme groles dans les arbres. Elles, si elles se perchent, c'est au sol. C'est ainsi qu'elles *jouquent.* Elles le font au sol, on dit, et pour la nuit. Quand on arrive, elles sont déjà *jouquailles* : juchées. *A s'avont jouqué de boune heure*.

Longtemps je me suis couché comme elles. De bonne heure. Voilà pourquoi, sans doute, elles surgissent si souvent dans mes rêves, si facilement sous ma plume.

«Ma plume» est une image, une vieille image. Vieille comme un chemin, ça ne marche plus. La métaphore est usée, la comparaison rebattue. Tellement rebattue qu'elle apparaît neuve. Quand elle apparaît. Dans ce paysage remembré. Dans cette absence de paysage. Quand elle reparaît par hasard, par je ne sais quel hasard objectif sous «ma plume».

Ma plume rangée, ou plutôt rendue à qui me l'a prêtée, je poursuis ma route. Mon chemin qui chemine, et ce n'est pas un conte. Ce n'est pas *la petite moitié de jau* rencontrée dans sa ferme, dans la cour où il y a si peu à picorer, mais un coq. Un vrai. Gaulois comme on se le représente. Paré pour le combat. Faisant de ses coups de sang une force. De son désordre une forme. Une harmonie. Prétentieux dans ses attitudes, mais pas comme ces *pompets* qu'un rien ébouriffe. Qui se dressent pour un mot de travers sur leurs misérables ergots. L'oiseau est fort. De grande taille. Présentant, et ce dès le départ, de bonnes aptitudes au chaponnage. C'est une race ancienne. Une belle race. Au plumage noir et à oreillons blancs. Une grosse volaille qui, après avoir fait la renommée du pays – son bonheur, écrirait l'autre représentant, non moins fameux, de la «race de Barbezieux» –, a bien failli disparaître.

Pour un peu, on aurait perdu jusqu'au souvenir de cette peau qu'on découvrait dorée sous sa plume. Un cèpe dans les feuilles, mais le nez ne saurait plus lire. Il ne reconnaîtrait pas cette odeur si peu discrète de farine fraîchement moulue et de cerfeuil qui vous faisait voyager comme en extase. De sa chair si claire, si fine, si moelleuse, il ne resterait que quelques maigres adjectifs, de rares notes persillées, un goût qu'on parviendrait à rendre, à force de le prononcer, «presque giboyeux». Heureusement, l'Aspoulba[1] veillait. Elle veillait au grain. Aux céréales et au lait entier pour affiner la tendreté et la saveur du chapon. Et pour le tout volant à une alimentation garantie sans OGM. De type «label rouge».

On n'écrit plus avec une plume. On ne fait plus la poussière avec une aile d'oie. Avec le clavier de l'ordinateur, c'est une autre chanson, mais c'est toujours le même oiseau qui passe. La même démarche fière et hardie. La même crête simple et droite. Le coq est puissant quand il marche, la poule imposante quand elle *jouque*. Quand vous la trouvez *jouquaille*, juchée au sol et sous vos mots. Pas besoin de l'évoquer pour qu'elle remonte. La noire de Barbezieux est une survivance. Un symptôme. Une trace matérielle. Un vestige où mettre vos pas.

Rien à voir avec celle qu'on vous vend au marché de Mauzé pour une poule pondeuse, avec cette *nègre de soie* qui est blanche avec des reflets bleus et de longues plumes qui lui font comme une traîne de mariée ou une robe de bal. La noire de Barbezieux n'est pas de celles qui vont danser, de ces *Bridget* qui tiennent journal. Si la poulette fait de la littérature, c'est sans savoir. Elle écrit comme elle crie, comme dans ses SMS, sans orthographe, sans mémoire, comme elle parle, elle parle sans accent, sans même un circonflexe (*l'accent du souvenir*, selon la belle formule de Bernard Cerquiglini), son texte est un long texto. Avec des mots comme ceux-ci :

aline picoron jtm e jtmre tjr.

Qu'elle a lus – *ramassés*, comme d'autres en d'autres temps et en forêt les champignons – sur la porte juste repeinte du gymnase. Entre la piscine et le lycée. Des mots trop grands, mais qu'on va raccourcir. Et qu'elle a pris bien sûr pour elle. Car, avoue-t-elle dans son blog, «c'est trop mignon, trop classe, c'est top cool». Ainsi parle-t-on dans la c*hick lit*. La «littérature de poulettes». Elles écrivent leurs *confessions*, elles qui ont tout oublié. Dieu et même le diable. C'est lui pourtant qu'on entend dans leurs pages. Dans ces *Nike ta race* qu'on croise sous le tunnel. C'est sa marque. Le diable en personne. Le diable est *personne*. Le masque qui résonne, à travers quoi ça sonne. Il n'a pas de nom. Ou plutôt il en a beaucoup. Il en change sans cesse. Aussi souvent que de vêtements. Maintenant il s'habille en Prada. Demain, nul ne sait quel nom il portera. Où son nom le portera. Qui parlera par ma bouche.

1. L'Association de sauvegarde de la poule de Barbezieux. Jacky Poupet, Le Riffaud, 16190 Nonac 05 45 60 25 53

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Les textes et photographies de cette chronique parus depuis 2004 sont réunis, avec des inédits, dans *Le diable l'assaisonnement*, livre publié en février 2007 aux éditions Le temps qu'il fait (124 p., 17 €). Ce recueil fait suite à *Fouaces et autres viandes célestes*.

Actu76.pmd 13 05/04/2007, 15:24

Boom for real

Le plus grand accélérateur de particules du monde qui doit livrer ses premiers résultats en décembre 2007 est installé dans la plaine du pays de Gex, près de Genève. Récit de cette visite dans l'un des temples de la science et de la technologie du troisième millénaire

Par **Jean-Jacques Salgon**

Le 16 décembre 1994, alors que les trois spéléologues ardéchois Jean-Marie Chauvet, Eliette Brunel-Deschamps et Christian Hilaire sont à deux jours de faire la découverte de l'une des plus prestigieuses grottes ornées du monde, les membres du conseil du CERN sont réunis à Genève pour approuver la construction d'un nouvel accélérateur de particules, le LHC (Large Hadron Collider ou Grand Collisionneur de Hadrons). Ce rapprochement n'est peut-être pas tout à fait gratuit : les Aurignaciens de la grotte Chauvet, qui nous ont laissé ces admirables fresques animalières, sont aussi les proches ancêtres des Solutréens qui, eux, inventeront le premier accélérateur de particules : il s'agit d'un propulseur de sagaie taillé dans un os de renne, un astucieux dispositif qui va permettre de doubler les performances de la sagaie.

Le LHC, c'est le propulseur d'aujourd'hui, celui des *sapiens sapiens* du 3e millénaire, et la sagaie ce sont à présent 2 808 petits paquets de protons qui vont ainsi pouvoir valser à près de 300 000 km par seconde (à cette vitesse, vous imaginez qu'ils sont partout en même temps). Les proies, il y en a plusieurs, dont une, plus furtive et insaisissable qu'un félin, se nomme boson de Higgs. Il est troublant de voir que d'un bout à l'autre de la chaîne, à plus de 30 000 ans de distance, tout se passe dans le secret d'une caverne. Le LHC, avec ses 27 km de circonférence, est un gigantesque anneau enfoui à plusieurs dizaines de mètres sous terre, dans la plaine du pays de Gex, tout près de Genève. Viennent se greffer sur cet anneau quatre cavernes, quatre cathédrales souterraines que l'on a creusées dans la molasse et qui doivent abriter de fabuleuses machines ayant pour noms ATLAS, ALICE, LHCb et CMS. Ici le profane a remplacé le sacré, mais nous sommes toujours dans ce que l'homme a produit de plus noble.

C'est John Osborne, un jeune ingénieur anglais qui conduit ma visite dans l'une des quatre cathédrales, celle qui se trouve dans la commune de Cessy, au point 5 de l'anneau, et qui doit abriter le détecteur CMS (Compact Muon Solénoïd). Il en a conduit tous les travaux de génie civil. Comme pour ma visite dans la grotte Chauvet, on m'a fourni un casque. J'emporte aussi un masque autosauveteur avec générateur d'oxygène (au cas où). On entre dans l'antichambre qui est un vaste hangar reposant sur une dalle de deux mètres d'épaisseur. Dans ce hangar sont réceptionnés et préassemblés les éléments du détecteur CMS, une énorme machine cylindrique de 15 m de diamètre et 22 de long.

Il semble bien que les architectes, ingénieurs, techniciens, équipementiers, qui ont conçu et garni ce hall technique se soient concertés pour recréer presque à l'identique le décor imaginé par Hergé pour la pile atomique du professeur Tournesol dans *Objectif Lune*. Même volume, même architecture métallique, même sol gris, mêmes couleurs vives : pont roulant jaune, échafaudages bleus ou verts, engins de levage jaunes ou oranges. Les anneaux du détecteur sont d'énormes polygones rouges montés sur des échasses vertes. Ces couleurs vives ont quelque chose de résolument moderne. La science chante toujours la rapsodie du futur.

BOSON DE HIGGS

Le détecteur CMS est un gros ventre de pachyderme de 14 500 tonnes, qui, une fois refermé sur lui-même, installé 100 m plus bas puis raccordé à son long œsophage, sera censé ruminer, puis digérer à l'aide de ses 16 millions de capteurs des centaines de millions de produits de collisions par seconde. Tout cela pour recracher, de temps à autre, du moins on l'espère, un boson de Higgs ou quelque autre particule évanescente. Des milliers de calculateurs disséminés sur toute la sur-

Actu76.pmd 14 04/04/2007, 15:51

Jean-Jacques Salgon

face de la planète guetteront 24 heures sur 24 l'apparition en sa périphérie de ces noyaux d'olive.

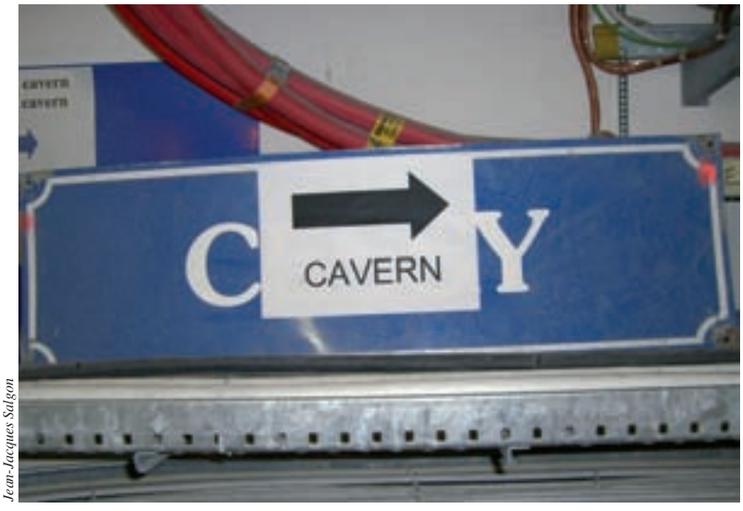
Pour l'heure, les anneaux rouges du CMS reposent sur leurs socles verts au fond du hangar. Vus avec le recul, et dans leur provisoire inactivité, ils évoquent plutôt une figure monumentale et lumineuse, un peu comme la rosace d'un vitrail de cathédrale. Une fois les éléments préassemblés, on les fait glisser sur le sol gris (*«sur des coussins d'air»*, m'explique John) vers l'autre bout du hangar où se trouve la grande cheminée qui communique avec le sous-sol, puis un énorme treuil assure leur lente descente vers la caverne. Avant d'entamer notre moins majestueuse descente, nous jetons un regard respectueux vers le fond de ce puits d'où la Vérité, on l'espère, sortira bientôt.

DÉTECTEURS À MUONS

Maintenant, l'ascenseur nous a déposés 100 m plus bas, au niveau de la caverne. Sous le couvert de cette nef aux parois bétonnées, de 53 m de long et 24 m de hauteur, des éléments de CMS sont déjà en place. On voit le cylindre du solénoïde supraconducteur qui courbera les trajectoires des particules en pétales de fleurs, et quelques anneaux constituant les détecteurs à mu ons (les muons sont des particules élémentaires voisines des électrons et bien connues des cruciverbistes). Tout ce que l'on a vu en haut, à présent enfoui, semble soudain se charger d'un épais mystère. C'est à la fois gigantesque et d'une complexité telle que l'on a du mal à imaginer que tout cela puisse sortir des seules intelligence et volonté humaines. Mon second accompagnateur, Philippe L., celui qui m'a ouvert les portes du souterrain, est un homme chaleureux qui me fait irrésistiblement penser à l'ingénieur Frank Wolff d'*Objectif Lune* : quoique j'imagine que son temps lui soit précieux, il semble tout disposé à m'accompagner sur la Lune. C'est lui qui me fait remarquer que le projet LHC, initié dès les années 1980 mais couplé à des installations antérieures, possède un temps de réalisation qui touche aux limites de la durée d'une carrière professionnelle, si bien que se pose le problème de la transmission du savoir. Des hommes qui s'effacent emportent avec eux des informations qui peuvent ensuite faire défaut. La bibliothèque qui brûle n'est pas l'apanage des Africains.

Nous nous dirigeons à présent vers l'anneau – le précieux – celui qui constitue le plus grand accélérateur du monde depuis que le Congrès américain a voté, en 1993, l'annulation du projet SSC, un anneau ovale de 83 km de circonférence qui devait être

Actu76.pmd 15 04/04/2007, 15:52



Jean-Jacques Salgon

installé près de Dallas, au Texas. On circule dans des petits tunnels de béton blanc dans lesquels courent les gaines techniques multicolores. C'est labyrinthique et charmant, on songe à l'art contemporain et au Palais de Tokyo, un jour de fermeture, car en ce vendredi après-midi, les locaux ici sont presque déserts. Mais même si l'on note qu'un ascenseur est en panne, que quelques graffitis traînent sur les murs, c'est tout de même moins *destroy*.

On débouche bientôt sur l'anneau dont le tracé en ce point est rectiligne car il s'agit du segment de focalisation finale. Plus loin le tunnel retrouve sa courbure. A partir d'ici, et sur 27 km, on a assemblé 1 624 cryostats tubulaires, dont 1 232, longs de 15 m, abritent les aimants dipôles supraconducteurs chargés de faire tourner le manège. Ces éléments ont été le plus souvent acheminés de nuit jusqu'à leur emplacement, en suivant tout seuls une bande blanche tracée sur le sol. Pour les connecter les uns aux autres on a fait appel à des petites mains. Ces dentellières casquées ont soudé à la loupe, assemblé des fils supraconducteurs de nobium-titane au moyen de pinces ultrasoniques. Le tout doit être plongé dans un bain d'hélium liquide plus froid que le fond de l'univers : à 1,9 degré Kelvin (-271°C), 800 000 litres de ce super fluide vont circuler en permanence dans un circuit parfaitement étanche pour assurer le bien-être de ces aimants et calmer leur appétit en énergie. Les protons vont ainsi pouvoir filer doux, en deux faisceaux concentriques tournant en sens inverse.

L'ANNEAU À BICYCLETTE

Une fois de plus on reste méditatif devant la qualité des matériaux, et la complexité de ces éléments, dont certains, non encore connectés, exhibent leurs précieuses entrailles. On comprend que l'on puisse se prendre d'amour pour de pareils bijoux. C'est alors que surgit, venu du fin fond du tunnel, un employé casqué qui roule sur une bicyclette rouge traînant derrière elle une petite carriole verte. C'est maintenant le *Lotus Bleu* qui succède à *Objectif Lune*. Ce passage parfaitement silencieux exotique et furtif me semble constituer une prometteuse illustration de la future valse des hadrons. Evidemment, cela me donne la brusque envie de parcourir toute la longueur de l'anneau à bicyclette : un sol parfaitement lisse et pratiquement plat rendrait cette course acceptable, avec, pourquoi pas, auprès de moi, un envol de protons qui tournerait un peu plus vite, pour m'encourager, un peu comme les papillons et les libellules dans la chanson de Montand. Mais pour que la métaphore soit parfaite, il faudrait qu'un deuxième Salgon, mon clone, tournât en sens inverse et que tout puisse se terminer par une flamboyante collision. Les physiciens du monde entier recueilleraient les bris de nos lunettes, les lambeaux de nos vêtements pour en tirer de savantes conclusions. Grâce à un ingénieux dispositif à bascule qui se trouve mis à disposition des visiteurs, dans le hall d'accueil du CERN, j'ai d'ailleurs pu, à mon arrivée, me convaincre que j'étais constitué de 51 kg de protons, 41 kg de neutrons, 28 g d'électrons, et que je portais dans mes tréfonds 1,66 10^{29} quarks, étranges ou charmés, je ne sais. Sachant tout cela, je me sens parfaitement disposé à servir de cobaye. Pourquoi me sentirais-je propriétaire de quarks qui ont été conçus au moment du big-bang et remontent ainsi à l'origine du Monde ? Me sachant également traversé en permanence par des milliards de neutrinos, je suis prêt à me livrer corps et âme à la Science. Tant pis pour mes lunettes. Je veux en savoir plus, non sur moi mais sur le Réel.

BOOM FOR REAL écrivait d'ailleurs le peintre Jean-Michel Basquiat sur les murs de Soho, quand il signait encore SAMO (un nom de détecteur de particules) et qu'il n'était pas encore célèbre. Une phrase inspirée qui pourrait servir d'emblème au LHC.

De cette visite je ressors convaincu que l'humanité n'a pas encore ruiné tous ses espoirs et que ce grand collisionneur est peut-être aussi le meilleur antidote au choc des civilisations. Au CERN, de nombreux pays collaborent : les vingt pays membres européens mais aussi les Etats-Unis et le Japon, la Chine et le Brésil, la Russie et le Canada, Israël et le Pakistan, l'Inde et l'Australie. L'hélium des circuits cryogéniques est extrait du gaz de Pologne, d'Algérie ou du Kansas. Alors me reviennent en mémoire les mots de la dame qui guidait un jour ma visite au musée d'ethnographie de Lisbonne : *«Ichi, Monchieu, pas de politique, pas de religion, Chienche ouniquement !»* On aimerait parfois que cette injonction à usage local soit plus généralement entendue. ■

Actu76.pmd 16 04/04/2007, 15:52

Des nouvelles de Norma

Les lecteurs de *L'Actualité Poitou-Charentes* (n° 64, avril 2004) se souviennent peut-être d'un portrait que nous fîmes de Norma Tessum-Onda, alias Marie-Joséphine Ménard, cette jeune femme qui mourut à La Rochelle en 1875 et fut enterrée au petit cimetière de Saint-Maurice où l'on peut encore voir sa tombe. Ce mystérieux pseudonyme fit penser à certains (qui y virent l'anagramme de «Amour-Musset-Sand») qu'elle était l'enfant cachée du poète et de la romancière.

Par **Jean-Jacques Salgon**

Jean-Jacques Salgon enseigne la physique à l'IUT de La Rochelle. Il a obtenu le Prix du livre en Poitou-Charentes 2005 pour *Les Sources du Nil. Chroniques rochelaises* (éd. L'Escampette).

Nous avions alors émis le vœu de pouvoir connaître son visage et, faute d'avoir pu retrouver ne serait-ce que des reproductions des deux portraits d'elle cités par ses biographes – la «miniature» acquise en 1882 par Aurélien Scholl et la photographie mentionnée par Auguste Mailloux «faite à Paris, chez Gougenheim & Forest» –, nous nous étions contentés d'une image de jeune femme peinte par Charles-Louis Müller[1], un artiste dont on savait que Norma lui avait servi un temps de modèle.

Or voici que vient de parvenir à la rédaction du journal, et par le truchement du courrier électronique, une reproduction de la photographie citée par Mailloux. Cette photographie est actuellement en la possession de M. Michel Bourcier, lui-même arrière-petit-fils du gendarme de Laleu qui l'avait obtenue de Françoise Coras, la gouvernante de Norma. C'est ce gendarme qui avait montré cette photo à Mailloux, puis à Boyer d'Agen. Il est à noter, toujours selon Auguste Mailloux, que cette photo fut présentée après le décès de Norma «au père et à la mère Ménard, de Saint-Macaire» qui y reconnurent bien leur fille Joséphine, ce fait permettant selon l'auteur d'authentifier la véritable filiation de Norma.

Outre cette photo, dont nous vous présentons ici la reproduction, M. Bourcier nous a communiqué la photocopie d'un article de Boyer d'Agen, paru dans *Le Monde moderne* d'avril 1906 et qui nous avait échappé. L'auteur de cet article avait réussi à se procurer une photographie de la miniature encadrée acquise par Scholl à un marchand d'art de La Rochelle. Cette photographie, prise à partir de l'original par un certain Panajou, est reproduite dans l'article et nous la livrons ici à nos lecteurs.

Selon la description qu'en fait Scholl dans son article de *L'Echo Rochelais* du 19 avril 1882, il semble bien que l'original soit une peinture ou un pastel puisque les couleurs sont détaillées (ruban rose, feutre gris, robe violet-noir) et non une photographie comme le dit Mailloux (à moins qu'il ne s'agisse d'une photo coloriée).

Nous n'avons pas réussi à localiser ce portrait, mais nous ne perdons pas espoir de retrouver un jour sa trace. Aux dernières nouvelles, c'est-à-dire vers 1906, il se trouvait donc à Bordeaux, en la possession de M. Charles Scholl qui l'avait hérité d'Aurélien Scholl.

Enfin, une ambiguïté semble désormais levée : selon la photographie qui nous parvient aujourd'hui, Norma avait bien les yeux clairs (et non noirs). Quant à pouvoir juger de sa légendaire beauté, mieux vaut encore se reporter aux tableaux de Charles-Louis Müller (*Jeune femme devant une église*, *Pensées lointaines*) même si rien ne prouve que Norma ait réellement posé pour eux. Car qu'il s'agisse du portrait photographique ou de la reproduction de la miniature, le visage de Norma n'a rien de très folichon, même si l'on peut à juste titre se demander ce que donneraient les visages de Grace Kelly ou de Claudia Schiffer, affublés de lorgnons et immortalisés par l'appareil photo des studios Gougenheim & Forest.

1. Tableau interprété par Fabrice Neaud pour *L'Actualité*.

Actu76.pmd 17 04/04/2007, 15:57

Olivier Bramanti, auteur de bande dessinée en résidence à Angoulême, s'intéresse à l'utilisation politique de la mythique Jeanne d'Arc

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

La Jeanne Olivier Bramanti

Au prince serbe Lazar Hrebeljanovic tombé face aux Turcs au XIVe siècle – et sujet d'un ouvrage précédent – à l'actuelle Jeanne, Olivier Bramanti a suivi un même fil réflexif. L'artiste de bande dessinée, en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, a observé, analysé la récupération contemporaine de figures mythiques à des fins politiques, en l'occurrence nationalistes. *«J'aime le retour au passé pour aller à la recherche du présent. Je passe beaucoup de temps dans le travail de documentation parfois au détriment du dessin...»*, explique-t-il. Olivier Bramanti libère son élan créateur dans la foisonnance de la connaissance, du dessin et de la peinture. En témoignent son intérêt pour l'histoire, ses grands formats dont tout ou partie peut prendre place dans la page, sans cadrage préétabli. Et ses explorations continues d'outils et de techniques mêlées : huile, aquarelle, goudron, fusain... Donc après s'être intéressé à la manière partisane dont des Serbes ont réactivé la mémoire de la bataille du Champ des Merles (Kosovo Polje), l'auteur a posé son regard sur la façon dont Jean-Marie Le Pen accapare la Pucelle d'Orléans. *Jeanne*, son album à paraître fin avril aux éditions Carabas, conte l'insidieuse appropriation de l'espace public par une extrême-droite manipulatrice de symboles. L'auteur a suivi un défilé FN du 1er mai, au cours duquel, «traditionnellement», la famille frontiste communie autour de la statue de la sainte Lorraine. Il restitue son expérience dans une alliance d'empreintes photographiques, retravaillées à la peinture, et de légendes, écrites pour la plupart à la première personne. Entre témoignage, évocation et impression, l'ensemble invite, sourdement, à la vigilance.

Jeanne, éd. Carabas, avril 2007. Peintures sur olivierbramanti.canalblog.com

«Pour moi le dessin, c'est la narration, le rapport entre les noirs et les blancs, entre les vides et les pleins. J'en sais beaucoup plus sur la façon dont je vais traiter un sujet quand je commence à peindre», explique le jeune Marseillais venu voici quelques années suivre l'Ecole supérieure de l'image d'Angoulême et son option bande dessinée. Déjà auteur de plusieurs ouvrages, dont *Qui a connu le feu* avec Yvan Alagbé, Olivier Bramanti a, depuis l'enfance, naturellement, suivi la voie offerte. Par un père, amateur de dessin, de 9e art, de livres en général. Et dans le compagnonnage privilégié d'un frère jumeau, alter ego... en tout point. Jean-Philippe Bramanti, également auteur de bande dessinée, est connu pour la biographie romancée de Vinsor McCay, tressée avec Thierry Smolderen.

Ensemble, les frères ont lu, admiré le trait d'Alex Raymond (Flash Gordon), de Burn Hogarth (Tarzan), d'Hal Foster (Prince Vaillant), de Jean Giraud (Blueberry). Et dessiné avec la même exigence, sans jamais cultiver l'imitation des aînés, ni le mimétisme fraternel. Ensemble, ils ont étudié jusqu'à Angoulême et imaginent, aujourd'hui, à 36 ans, de réunir leurs individualités d'artistes dans des projets communs. Le premier naîtra des dessins préparatoires réalisés pour McCay par Jean-Philippe Bramanti et sera malicieusement intitulé *Chutes du double*. ■

Actu76.pmd 18 04/04/2007, 15:58

09:31
Jeanne d'Arc.

La statue équestre de Jeanne d'Arc.
Place des Pyramides.

09:32
La statue sous protection. Service d'ordre depuis la veille. Barrières. Policiers.

09:33
Papiers kraft sur le socle de pierre, pour cacher les graffitis et les insultes.

Ici, se rendent les hommages.

À croire qu'il y aurait de merveilleuses vois pour venir.

09:34
Ce cheval qu'on sent prêt à hennir... ce geste qui dresse une épopée...
Tout ce bronze héroïque et triomphal...

09:35
Frémiet sculpta Jeanne, si une petite fille pieusement recueillie si une fille hallucinée.

Actu76.pmd 19 04/04/2007, 15:58

Immigrés sous contrôle

Alexis Spire explique l'évolution de la politique de contrôle de l'immigration en France depuis 1945

Entretien **Aline Chambras** Photo **Franck Gérard**

Rencontre avec Alexis Spire, chargé de recherche au CNRS en science politique, membre du comité de rédaction de la revue *Actes de l'histoire de l'immigration* et du Centre d'études et de recherches administratives politiques et sociales (Ceraps) depuis 2003.

L'Actualité. – Quelles ont été les grandes lignes de la politique française de contrôle de l'immigration de 1945 à aujourd'hui ?

Alexis Spire. – Tout d'abord, il faut rappeler que la politique de contrôle de l'immigration ne commence pas en 1945 mais dès la fin du XIXe siècle : pendant plusieurs décennies, l'Etat a adopté un grand nombre de textes qui se sont superposés, au gré des conjonctures et des besoins de l'économie française. En 1945, on se trouve dans un contexte où les agents qui arrivent à des postes de responsabilité à la Libération veulent à la fois rompre avec la période antérieure et restaurer le contrôle de l'immigration tel qu'il existait sous la IIIe République.

C'est dans cette configuration que vont être promulguées les ordonnances de 1945, l'une du 19 octobre sur les conditions d'accès à la nationalité française et l'autre du 2 novembre sur l'entrée et le séjour des étrangers en France. Ensuite, pendant trois décennies, l'administration va conserver une sorte de monopole de la politique d'immigration et c'est seulement dans la période très contemporaine que l'immigration va devenir un objet politique, au point de devenir un enjeu central du clivage entre droite et gauche. Ce processus de politisation va se traduire par un contrôle de plus en plus drastique, non seulement sur les flux d'entrée mais plus généralement sur les étrangers qui résident en France. Ce qui caractérise la période ac-

Actu76.pmd 20 04/04/2007, 15:59

tuelle, c'est bien sûr la question de la régularité du séjour. La frontière entre étrangers «désirables» et «indésirables» passe désormais par une distinction entre les étrangers en situation régulière qui doivent être «intégrés» et les étrangers en situation irrégulière qui doivent être éloignés. Il s'agit là de discours simplificateurs destinés à produire du consensus mais en pratique les frontières entre réguliers et irréguliers sont poreuses. Depuis la promulgation des deux dernières lois sur l'immigration, un nombre croissant d'étrangers en situation régulière risquent en permanence de basculer dans l'irrégularité. La logique actuelle est la précarisation du séjour des étrangers et la déstabilisation de ceux qui sont arrivés le plus récemment.

Vous parlez du pouvoir discrétionnaire des agents de l'Etat dans les préfectures. C'est-à-dire ?

Le pouvoir discrétionnaire est un terme juridique qui désigne la marge d'appréciation dont disposent les agents de l'administration pour interpréter et adapter le droit à chaque situation singulière. Ce que j'ai voulu montrer dans mon livre, *Etrangers à la carte* (Grasset, 2005), c'est qu'il est possible d'appréhender d'un point de vue sociologique ce pouvoir discrétionnaire en montrant les normes et les règles implicites d'après lesquelles les agents de l'Etat classent les étrangers pour leur attribuer des statuts différents. Les critères de sélection sont d'abord des critères juridiques qui sont inscrits dans la loi : l'ancienneté du séjour en France, la présence de conjoints ou de parents français, la possession d'un contrat de travail. Mais l'analyse des dossiers individuels de séjour à laquelle j'ai procédé dans mon livre montre qu'on ne peut s'en tenir à ce juridisme : au-delà des critères du droit, les agents de l'Etat mobilisent des normes et des catégories de perception qui les conduisent à distinguer les étrangers selon leur nationalité, leur appartenance sociale et éventuellement leur âge, et à leur attribuer des statuts différents selon les hiérarchies implicites en vigueur à l'époque où ils instruisent les dossiers.

Peut-on parler d'un échec de ces politiques de contrôle ?

C'est une question qui obsède les journalistes et les hommes politiques mais qui n'a pas tellement de sens d'un point de vue sociologique. Dès qu'il est question de politique d'immigration, on constate une focalisation sur ceux qui transgressent les règles et qu'on stigmatise selon les périodes en les désignant comme «clandestins», «fraudeurs» ou «indésirables». Si l'on compare avec les contrevenants à la loi fiscale par exemple, on se rend compte que la tolérance est beaucoup plus grande à l'égard de cette forme de déviance. Ça ne viendrait pas à l'idée d'un homme politique ou d'un journaliste de se demander si on peut parler d'un échec des politiques de contrôle fiscal. C'est sans doute précisément parce que la politique fiscale est un sujet dont les enjeux sont masqués par un habillage technique qui permet de dissimuler la question des conditions pour une véritable politique de redistribution. La particularité de la politique d'immigration, c'est qu'elle est prise dans une contradiction entre la volonté de traiter les étrangers en fonction des besoins et des intérêts du pays d'accueil et l'exigence de respecter les droits fondamentaux des personnes.

Dans quelle mesure l'augmentation du contrôle de l'immigration peut-elle favoriser le rôle des filières dans l'immigration actuelle ?

La politique de maîtrise des flux est toujours évaluée d'un point de vue comptable, à l'aune exclusive du nombre d'étrangers qui entrent sur le territoire tous les ans. Mais en pratique, cette politique a bien d'autres effets. Le premier d'entre eux, c'est que l'intensification des mesures de contrôle a pour conséquence paradoxale d'inciter davantage de migrants à s'installer durablement sur le territoire, ou plutôt à ne pas repartir. L'autre implication de la politique de militarisation des frontières est de renforcer l'importance des passeurs en faisant mécaniquement augmenter le prix à payer pour accéder au territoire. Lorsqu'on observe les interactions au guichet des préfectures, on se rend d'ailleurs compte qu'il est plus facile pour un étranger soutenu par des intermédiaires de répondre aux injonctions de l'administration que pour celui qui est livré à lui-même et doit se repérer dans les méandres de la bureaucratie française. ■

DÉBAT DE FOND

Le 29 novembre 2006, l'Espace Mendès France organisait, avec de nombreux partenaires associatifs et institutionnels, à l'initiative de Karen Akoka, doctorante au laboratoire Migrinter de l'Université de Poitiers, une soirée sur «Immigration : histoire et actualité». «Après le vote des lois durcissant les conditions de séjour des étrangers, après les violences de 2005 dans les quartiers urbains qui ont engendré une montée des discours xénophobes et racistes sur la scène publique et après le 21 avril 2002, il me semble qu'il était temps d'ouvrir le débat», explique la jeune femme, qui prépare une thèse sur les demandeurs d'asile en France.
Pari tenu et réussi : loin des polémiques, des approches politiciennes et des fantasmes, trop souvent invoqués, ces cinq heures de conférences, face à une salle comble et réactive, ont permis de considérer attentivement tous les aspects de ce sujet sensible. Tout en le tenant à bonne distance des présupposés et des amalgames qui bien souvent alimentent les débats qui lui sont dédiés.
En évoquant les phénomènes migratoires dans leurs dimensions historiques, sociales et humaines, les chercheurs ont réussi à poser sur le fait migratoire, aujourd'hui au centre de nombreux et épineux débats politiques, un regard précis et juste, enfin dépassionné. Chacun dans leur domaine (sciences sociales, économie, droit, etc.), les quatorze intervenants ont avant tout insisté sur la diversité et la complexité, mais aussi la force et la richesse, de ces migrations internationales. Sans oublier, ni de mettre l'accent sur les profondes inégalités dont elles sont le révélateur, ni de redonner à ceux qui font les migrations leur humanité. Une invitation à la réflexion.

Actu76.pmd 21 04/04/2007, 15:59

La société «ethnicise» les relations sociales

Le sociologue Laurent Mucchielli affirme que «le principal facteur des parcours délinquants reste l'échec scolaire»

Entretien **Aline Chambras** Photo **Franck Gérard**

Rencontre avec Laurent Mucchielli, sociologue, chercheur au CNRS, directeur du Centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales (Cesdip), codirecteur de *Quand les banlieues brûlent. Les leçons des émeutes de l'automne 2005*, La Découverte, nouvelle édition 2007.

L'Actualité. – Comment expliquez-vous la surreprésentation des jeunes issus de l'immigration dans les chiffres de la délinquance ?

Laurent Mucchielli. – Tout d'abord, cette surreprésentation ne concerne pas n'importe quel type de délinquance et par ailleurs n'est pas uniforme sur le territoire français. Cette surreprésentation reste, en effet, une donnée locale, contextualisée. Son existence étant, en fait, surtout liée à l'existence et à l'importance des quartiers classés ZUS (zones urbaines sensibles). Dans ces quartiers, certaines délinquances juvéniles sont généralement plus fortes. Et dans le même temps, les contrôles policiers sont plus nombreux.

Ces contrôles fréquents ne créent-ils pas aussi une certaine forme de délinquance ?

Oui, ils entretiennent même une sorte de cercle vicieux. Car si, de fait, on constate dans certaines zones certaines délinquances plus prégnantes qu'ailleurs, en retour, on constate chez les policiers une suspicion a priori et systématique envers ces jeunes. Du coup, les policiers se retrouvent à contrôler tous les jours tous les jeunes qui se ressemblent (par leur faciès et leurs vêtements). Ils ne voient plus et ne verbalisent plus que ces délinquances-là et, au passage, ils harcèlent aussi des jeunes qui ne sont pas engagés dans la délinquance. Ce faisant, ils solidarisent les jeunes entre eux au lieu d'isoler ceux qui commettent des actes de délinquance.

Vous évoquiez la nécessité de contextualiser la délinquance. Que révèle cette contextualisation ?

En premier, on constate une inscription sociale de la délinquance. Ce mécanisme, qui n'est pas nouveau, induit que si l'on vit dans un environnement pauvre, au niveau socioéconomique, mais aussi sur le plan culturel et donc scolaire, on a des chances plus fortes de se retrouver marginalisé lors de notre premier grand bain social, de notre entrée dans le premier grand lieu de classement, de tri, de hiérarchie qu'est l'école. Le principal facteur des parcours délinquants reste l'échec scolaire.

Ensuite on remarque l'importance de la construction identitaire du rôle de délinquant : lorsqu'un jeune est en échec scolaire, qu'il est sans ressources familiales et sans réseaux lui permettant de s'inscrire dans une stratégie de rattrapage, la délinquance peut apparaître comme une sorte de refuge revalorisant, à court terme,

L'illustration de ce dossier a été confiée à Franck Gérard, jeune photographe originaire de Poitiers qui vit à Nantes. *L'Actualité* publie régulièrement ses images depuis 2001. Les photographies choisies sont issues de la série «En l'état. Les oiseaux. 13 juillet 1999-2007». Cette année, Franck Gérard est invité dans le cadre des ateliers de création en résidence de la ville de Poitiers, avec le soutien de la Région. Une exposition est prévue à la galerie Louise-Michel en octobre.

Actu76.pmd 22 04/04/2007, 15:59

bien sûr. Ce phénomène est un grand classique : entre les deux guerres, un dicton disait que la cour de récréation était le lieu de la revanche du fier-à-bras sur le fort-en-thème… De plus, aujourd'hui, la société a vraiment construit et intégré la figure du jeune délinquant issu de l'immigration. Et pour les principaux intéressés, ce rôle peut être comme un habit qu'il peut revêtir lorsque les autres ne permettent aucune construction valorisante de soi.

Les émeutes dans les banlieues de l'automne 2005 ont été portées par des jeunes issus de l'immigration. Quel sens donnez vous à cette révolte ?

Compte tenu de la géographie sociale des émeutes et des entretiens que nous avons menés avec des émeutiers eux-mêmes, je considère ces émeutes comme un cri de désespoir poussé par des gamins demandant à la société «mais j'ai quelle place moi ?», comme une interrogation sur le thème «no future». Cette désespérance est la conséquence de trente ans de processus de ghettoïsation. Dans les quartiers concernés cela se traduit souvent par une accumulation, au fil des générations, d'«échecs» et de frustrations : ceux du père épuisé par trente ans ou plus de travail dans le bâtiment ou dans l'usine automobile, aujourd'hui au chômage ou en préretraite ; ceux du grand frère titulaire d'un bac + 4 qui se retrouve vigile d'un supermarché à temps partiel et finalement ceux du petit frère qui se voit mal parti à l'école et qui, au vu de ses aînés, pense qu'il est condamné soit au chômage soit à des emplois précaires de «larbin». Dès lors, c'est ce que j'appelle le «bonheur social minimum» (un emploi, un logement, une famille) qui devient très compliqué voire qui semble inaccessible. Ajouter les expériences de discriminations vécues à tort ou à raison comme du racisme. Ajouter le sentiment d'être méprisé dans le débat public (être décrit comme forcément violent, raciste, misogyne, intégriste, etc.). Ajouter enfin et surtout le fait de n'être représenté ni même soutenu politiquement par aucun parti.

Vous parlez de ghettoïsation. Pourquoi ?

Je constate que la situation socioéconomique dans les quartiers dits «sensibles» empire depuis trente ans, avec notamment le taux de chômage qui ne cesse d'augmenter. De fait, les différences de conditions de vie des groupes sociaux sont de plus en plus fortes et de plus en plus marquées dans l'espace. Ce marquage territorial renforce les frontières matérielles et psychologiques entre les classes sociales (qui s'atténuent au contraire lorsque les gens cohabitent). Et cela aboutit aussi à ce que les habitants des quartiers dits «sensibles», majoritairement issus de l'immigration, aient le sentiment d'être relégués, discriminés en raison de leur origine. D'autant plus que la société, aujourd'hui, «racise», «ethnicise» les relations sociales. Ainsi les problèmes sont de plus en plus traduits en termes culturalistes et non sociologiques. ■

Actu76.pmd 23 04/04/2007, 16:00

Une des formes de la respiration du monde

Rencontre avec Gildas Simon, fondateur du laboratoire Migrinter et de la *Revue européenne des migrations internationales* (REMI), en 1985.

L'Actualité. – L'immigration africaine (et notamment d'Afrique du Nord) est un phénomène ancien en France. Quelles évolutions ce mouvement migratoire a-t-il connues ? Quelles en sont les spécificités actuelles ?

Gildas Simon. – Effectivement, l'immigration africaine en France a des origines fort anciennes. En dehors du cas des marchands ambulants, connus dans le Sud de la France, au début des années 1900, le démarrage de la première immigration de travail, en provenance d'Algérie (Kabylie) et du Sud Marocain, date des années 1905. Elle était destinée tout d'abord aux industries alimentaires de Marseille et de Nantes, puis aux grands travaux à Paris, comme le creusement du métro. Mais ce fut la Première Guerre mondiale qui initia véritablement le mouvement migratoire en Afrique du Nord, au Sénégal mais aussi en Indochine : au total près de 200 000 personnes immigrèrent en France, plus ou moins volontairement, pour répondre aux besoins de la métropole coloniale en militaires et en main-d'œuvre pour remplacer dans les exploitations agricoles et les usines d'armement les hommes mobilisés au front. Après la Seconde Guerre mondiale, l'immigration africaine a pris une ampleur croissante à partir des années 1960-1970 à la fois par recherche de main-d'œuvre (accords bilatéraux avec les nouveaux Etats) pendant les années de haute croissance en France, mais aussi sous l'effet des mutations engendrées par l'accès à l'indépendance des ex-colonies.

Aujourd'hui la migration africaine s'oriente vers l'Union européenne et les flux migratoires les plus forts se dirigent vers l'Espagne et l'Italie. Indépendamment de la composante familiale, devenue majoritaire par rapport aux premières années du mouvement, la part des «juniors» (mineurs isolés), des femmes, des diplômés est en croissance constante parmi les nouveaux venus.

Quelles relations (humaines, financières, etc.) les migrants entretiennent-ils avec leur pays d'origine ?

La grande majorité des migrants actuels conservent des liens souvent très étroits avec leur pays d'origine. L'abaissement des coûts du transport aérien et les nouvelles technologies favorisent et densifient tous ces fonctionnements relationnels, dits «transnationaux», entre les deux pôles affectifs de l'espace de vie des migrants internationaux, sous toutes sortes de formes : allers-retours réguliers en été, à l'occasion de fêtes familiales ou religieuses, appels téléphoniques, messages électroniques tendant à remplacer la correspondance écrite et surtout envois de fonds. L'une des logiques fondamentales de la migration consiste à assurer la subsistance des siens restés au pays, la construction d'un logement, l'éducation des enfants. En 2005, plus de 165 milliards de dollars US ont été ainsi transférés vers les pays du Sud, soit plus du double de l'aide publique au développement, ce qui a permis de faire vivre au total 500 millions de personnes. Ces transferts migratoires constituent une forme de lutte méconnue contre la pauvreté et pour la dignité de chacun et sont, à l'échelle mondiale, le mode le plus efficace de redistribution des richesses vers les populations démunies.

A qui «profite» l'immigration des pays du Sud vers ceux du Nord ?

Il ne me paraît pas possible de répondre sur le fond car chaque pays de départ, de transit, d'accueil temporaire ou d'installation possède, en ce domaine aussi, sa propre équation. Certes, j'ai montré l'un des versants importants de la question, côté sud, avec l'envoi d'argent des migrants. Mais, à l'inverse, comment apprécier, dans des pays comme les nôtres où le poids du vieillissement démographique est croissant, l'apport économique de populations jeunes en bonne santé (c'est l'effet dit «sélectif» de toute migration) et dont le niveau de formation est sans cesse croissant ? Enfin, nous ne pouvons oublier que le coût des départs de personnes qualifiées est dramatiquement élevé pour l'Afrique subsaharienne. Par ailleurs, il n'y pas que l'économique qui «compte» : les aspects humains, affectifs, culturels de cette vaste question sont tout aussi importants. Une seule certitude : les migrations internationales sont l'une des formes de la respiration du monde, et l'isolement, le renfermement, derrière des murs, quelle que soit leur nature, est aussi dangereux pour les sociétés que pour les individus.

Entretien **Aline Chambras** Photo **Franck Gérard**

Actu76.pmd 24 04/04/2007, 16:01

Le cas de l'Espagne : une immigration récente

Rencontre avec Naïk Miret, maître de conférences en géographie de l'Université de Poitiers, membre du laboratoire Migrinter.

L'Actualité. – En évoquant le cas de l'Espagne vous parlez d'un «contexte de basculement migratoire récent». Pourquoi ?

Naïk Miret. – L'Espagne est, comme d'autres pays d'Europe du Sud, un pays historique d'émigration. Plus de trois millions d'Espagnols sont ainsi partis s'installer en Amérique à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Plus récemment, à la fin des années 1960, de nombreux Espagnols ont émigré vers l'Allemagne, la Suisse et surtout la France. Aussi, quand les premiers immigrés marocains et maghrébins arrivent à partir de 1974, et même avec une augmentation progressive de leur nombre dans les années 1980, l'Espagne se considère encore comme un pays d'émigration. Car jusque-là on recense toujours plus d'Espagnols à l'étranger que d'immigrés en Espagne. Ce basculement

dont je parle a lieu vraiment au début du XXIe siècle, quand l'Espagne devient le premier pays d'accueil des flux d'immigration vers l'Europe. Alors que l'on recensait 100 000 entrées à la fin des années 1990, on en compte 650 000 en 2004. L'autre particularité c'est que l'on assiste aujourd'hui à une latino-américanisation des flux (les immigrés originaires d'Amérique latine représentent, en 2005, 34 % des flux). Enfin, de plus en plus de retraités riches, venus principalement d'Europe du Nord, s'installent en Espagne, et y épousent la géographie du tourisme.

Quelles sont les particularités des politiques d'immigration espagnoles ?

Le droit de l'immigration est une notion récente en Espagne, construite en parallèle de l'adhésion à l'Europe et de l'ouverture de l'espace Schengen. La première législation sur le séjour des étrangers date de 1986, soit plus de dix ans après l'arrivée des premiers immigrés. L'établissement de ce cadre juridique naît de la volonté du gouvernement espagnol de prendre en compte les 300 000 étrangers (en grande majorité de nationalité marocaine) installés en Espagne et ne possédant aucun statut particulier.

En 1986, des permis de séjour leur sont donc délivrés. En janvier 2006, ce sont trois millions de permis de séjour qui sont remis. Même si, selon les registres de populations (qui prennent en compte les personnes résidant dans une commune), quatre millions d'étrangers seraient établis en Espagne. On peut donc estimer qu'un million d'immigrés sont probablement en situation irrégulière, c'est-à-dire infra documentée. Quant aux régularisations, elles ont toujours existé. La première date de 1986 avec 23 000 personnes régularisées, c'est-à-dire à qui l'on délivre un permis de séjour. Puis ce chiffre ne va plus cesser d'augmenter pour atteindre les 700 000 en 2005, sous Zapatero – un des objectifs du chef du gouvernement actuel étant de faire baisser le travail clandestin et d'augmenter les cotisations et les droits (assurance-chômage, retraite, etc.) des immigrés.

L'autre spécificité espagnole est la mise en place, dans les années 1990, de quotas (dits «contingents») régulant l'immigration de travail. Ainsi, le gouvernement estime, en partenariat avec les organisations patronales et syndicales, le besoin de main-d'œuvre immigrée et il revient ensuite aux consulats ou aux employeurs de proposer des contrats de travail à des étrangers, qu'ils soient déjà sur le sol espagnol ou non. Actuellement ce contingent est de 50 000 personnes.

Enfin, parallèlement à ces régularisations, l'Espagne gère l'intégration et l'accueil des immigrés à travers la politique régionalisée au sein des gouvernements autonomes, avec une grande diversité d'actions publiques dont certaines à l'avant-garde, comme en Catalogne. Les plans d'immigration régionaux se sont progressivement généralisés aux 17 communautés autonomes.

L'Espagne est taxée de laxisme par les autres pays européens depuis les régularisations massives de ces dernières années. Comment ces régularisations sont-elles perçues par les Espagnols ?

La plupart des Espagnols sont favorables aux régularisations qu'ils considèrent avant tout comme une urgence, une nécessité sociale. Le plan Greco de 2001 désigne même l'immigration comme un «phénomène souhaitable». Cette acceptation s'explique principalement par le fait que les Espagnols, conscients que leur pays a la plus forte croissance économique en Europe, assument bien le besoin de main-d'œuvre étrangère. Une étude récente a montré que, sans l'immigration, le produit intérieur brut (PIB) aurait baissé de 0,6 % entre 1995 et 2005, au lieu de progresser de 2,6 %.

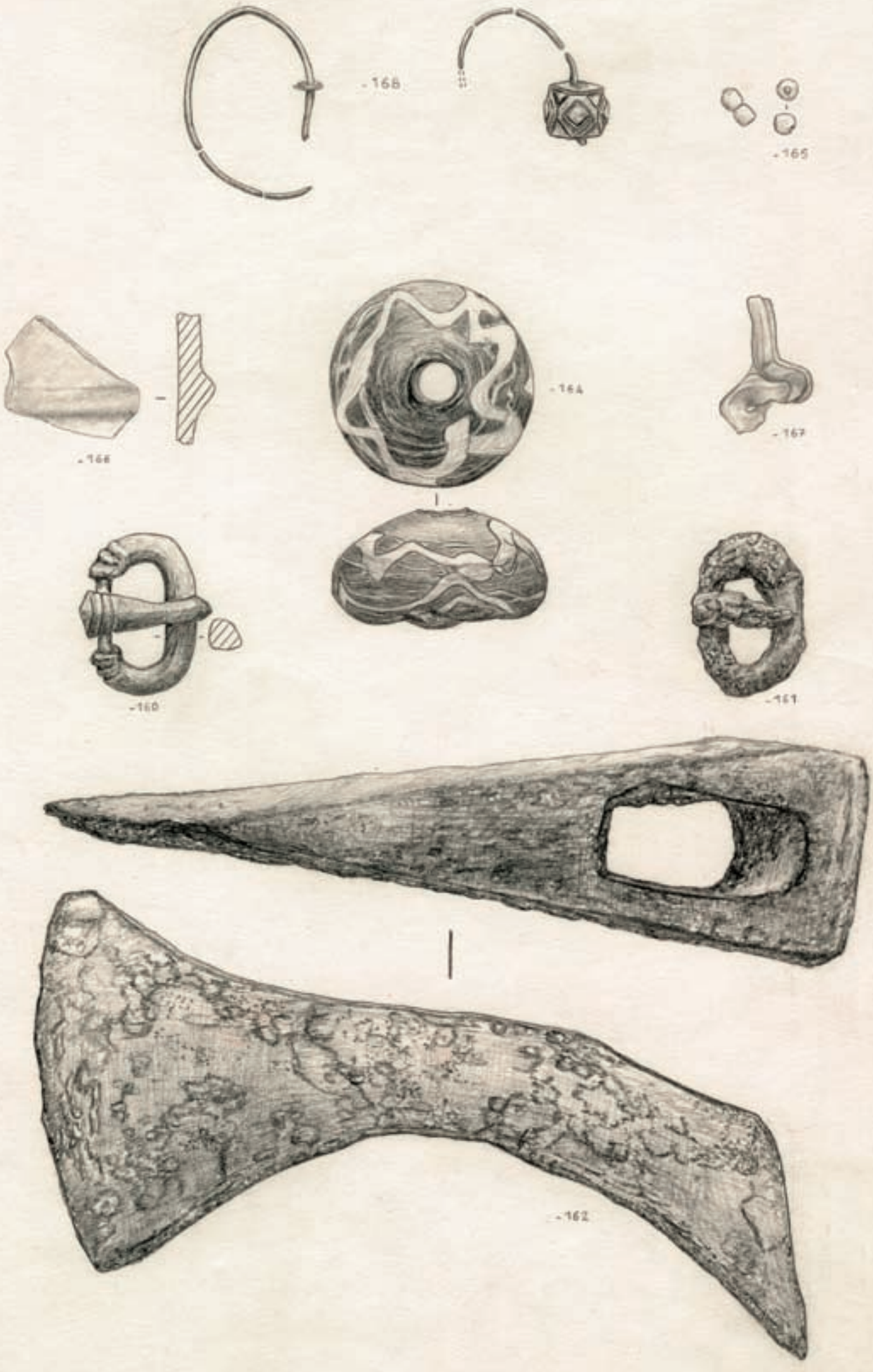
L'histoire de l'Espagne, pays de migrants, aide aussi les Espagnols à tolérer cette immigration. Enfin, alors que l'Espagne des années 1990 était menacée par un taux de natalité catastrophique, l'arrivée de nombreux immigrés a contribué à 80 % de la croissance démographique.

Cependant, il existe aussi des discours racistes et des manifestations de xénophobie comme l'ont montré les violentes attaques perpétrées envers des étrangers, en 2000 et 2001, en Catalogne et en Andalousie. Comme toujours ces attitudes sont complexes et doivent s'appréhender à travers les spécificités du contexte historique espagnol.

Entretien **Aline Chambras**

Photo **Franck Gérard**

Actu76.pmd 25 04/04/2007, 16:01


- 168
- 165
- 166
- 164
- 167
- 160
- 161
- 162

VOUILLÉ

507 Clovis esquisse la France

Il y a 1 500 ans, Clovis le roi des Francs tuait de sa main le roi des Wisigoths, Alaric II, à quelques kilomètres de Poitiers. Il ajoutait ainsi toute l'Aquitaine à un territoire déjà conséquent. Les frontières de la Gaule romaine se redessinaient peu à peu, laissant apparaître aussi les prémices de la France

Par **Anh-Gaëlle Truong**

Malheureusement, les traces archéologiques de la bataille de 507 sont inexistantes et le récit le plus proche de l'événement est celui qu'en fait Grégoire de Tours quelque soixante-dix ans après. *«Un récit plutôt fiable*, souligne Thomas Deswarte, maître de conférences d'histoire médiévale à l'Université de Poitiers, *puisqu'il a pu recueillir le témoignage de personnes ayant connu Clotilde, la femme de Clovis, alors qu'elle se retirait à Saint-Martin de Tours à la fin de sa vie.»*

Voici ce que l'évêque de Tours écrit sur la bataille[1] : *«Pendant ce temps le roi Clovis rencontra Alaric, roi des Goths, dans la plaine de Vouillé à dix milles de la ville de Poitiers, et tandis que les uns attaquent de loin, les autres se rapprochent pour résister. Mais comme selon leur coutume les Goths avaient tourné le dos, ledit Clovis obtint la victoire avec l'aide de Dieu. Le fils de Sigebert le boiteux nommé Clodéric était venu à son secours.* […] *Or comme le roi dans la débâcle des Goths avait tué le roi Alaric, deux hommes survenant à l'improviste en sens opposé lui frappent de leurs lances les deux côtés ; mais grâce à son bouclier ainsi qu'à son cheval rapide il échappa à la mort. Un très grand nombre d'Arvernes qui étaient venus avec Apollinaire et qui étaient les premiers des sénateurs tombèrent alors. Quant à Amalaric, le fils d'Alaric, il s'enfuit de cette bataille pour aller en Espagne et gouverna sagement le royaume de son père. Clovis de son côté envoya son fils Thierry en Auvergne en passant par les cités d'Albi et de Rodez. En s'en allant celui-ci soumit à la domination de son père les villes situées depuis la frontière des Goths jusqu'au territoire des Burgondes. Alaric avait régné vingt-deux ans. Quant à Clovis, qui passa l'hiver dans la ville de Bordeaux, il emporta de Toulouse tous les trésors d'Alaric et vint à Angoulême. Le Seigneur lui accorda une telle grâce qu'à sa vue seule les murs s'effondrèrent spontanément. Aussi, après avoir expulsé les Goths, il soumit la ville à sa*

Les fouilles de la nécropole mérovingienne de Chadenac (Charente-Maritime), dirigées par Brigitte Boissavit-Camus et Bernard Farago, ont permis de mettre au jour, entre 1993 et 1995, un ensemble de sépultures datant du début du VIe siècle. Sur cette planche dessinée par Patricia Mornais sont réunis des objets issus de la sépulture 203. Ce mobilier de culture germanique atteste de l'influence et de la présence des Francs. De haut en bas : paire de boucles d'oreille en bronze et verroterie (168), deux perles en verre (165), fragments de verre (166 et 167), pendeloque de ceinture en verre (164), boucle de ceinture en bronze (160), boucle de ceinture en fer (161), hache en fer de type francisque (162).

Actu76.pmd 27 04/04/2007, 16:02

domination. Après cela, lorsque la victoire fut complète, il retourna à Tours où il offrit de nombreux présents à la basilique de saint Martin.»

Le récit des événements est donc succinct et si tout le monde s'accorde sur la date, en 507, *«pendant la vingt-cinquième année du règne de Clovis»*, écrit l'évêque de Tours, le lieu prête à débat. En effet, comme le note Elisabeth Carpentier[2], la localisation repose sur deux précisions données par Grégoire de Tours : le *Campus vogladensis* ; à dix «milles» de Poitiers. *«Ce qui conduit la plupart des historiens à situer la bataille dans la plaine de Vouillé, à quinze kilomètres au nord-ouest de Poitiers, sur la voie romaine qui allait de Poitiers à Nantes. Mais cette opinion généralement admise a ses détracteurs qui s'appuient sur des sources plus tardives situant la bataille au bord du Clain.»* En effet, si le texte de Grégoire a été recopié avec des erreurs, *vogladense* ne serait-il pas *voclanense* qui signifierait «sous le Clain» ? Pour certains historiens, la bataille aurait de fait eu lieu vers Saint-Cyr, pour d'autres à Mougon, pour d'autres encore ce serait Voulon, à plus de 25 km de Poitiers. *«Mais, cela paraît difficile à tenir : la forme ancienne de cette rivière étant Climnus/Clinnus»*, précise Luc Bourgeois, maître de conférences en archéologie médiévale à l'Université de Poitiers en concluant que *«peu importe le lieu et le déroulement. L'essentiel est de mesurer l'impact qu'a eu cette victoire.»*

Après cette bataille, Clovis ajoute de fait l'Aquitaine à son territoire tandis que les Wisigoths se replient en Septimanie (autour de Narbonne) et en Espagne.

COMMENT CLOVIS ET ALARIC EN SONT-ILS ARRIVÉS LÀ ?

Trois siècles plus tôt, au IIIe siècle, la paix romaine avait été ébranlée par une série d'invasions au cours desquelles les *Franci* apparaissent pour la première fois dans les textes latins. Ce terme signifiant «libre» désigne une confédération de peuples germaniques implantés entre le Rhin et la Weser. D'abord hostiles à l'Empire, une partie de ces Francs s'installent cependant à son service sur la rive gauche du Rhin au IVe siècle avec le statut de fédérés, c'est-à-dire liés à l'Empire par un traité (*foedus*). Ces Francs saliens furent gouvernés par plusieurs rois dont les ancêtres de Clovis.

En 375, de grandes migrations sont ensuite déclenchées par l'irruption brutale des Huns en Hongrie actuelle. Les Vandales, les Wisigoths et les Burgondes affluent vers l'Occident. Au final, les Vandales s'installent en Afrique du Nord, les Wisigoths sont installés par traité avec l'Empire romain autour de Toulouse en 418 et les Burgondes dans la région de Genève en 443. A partir de là et de la désintégration de l'Empire romain en 476, Francs, Burgondes et Wisigoths n'ont de cesse d'agrandir le territoire qui leur a été confié.

Bien que fédérés, les Wisigoths sont en position de faiblesse sur le territoire qu'ils occupent. D'une part, convertis à l'arianisme, ils ne sont pas acceptés en Aqui-

Armes d'époque mérovingienne (VIe-VIIe siècles) provenant du fonds de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Pour la plupart, ces pièces ont été découvertes au XIXe siècle. De gauche à droite : scramasaxe recueilli près d'un squelette (Saint-Martial, Charente-Maritime, don Gaillard de la Dionnerie 1856), pointe de lance (Chaunay, Vienne, don abbé Chapeau 1924), pointe de lance (Vouillé, Vienne, don M. Brault 1852), hache d'arme symétrique (Les Dunes, Poitiers, don anonyme 1901), francisque (don H. Chemioux 1851), hast (Queaux, Vienne, don MM. de la Ménardière et Labergerie 1887).

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs* t.1, traduction de Robert Latouche, Paris, Les Belles Lettres, 1963.
2. Elisabeth Carpentier, *Les Batailles de Poitiers*, Geste éditions, La Crèche, 2000.

Actu76.pmd 28 04/04/2007, 16:03

INVASIONS BARBARES

taine, notamment par la noblesse catholique ou le clergé qui réclament régulièrement de l'aide à l'extérieur notamment au récent converti Clovis. L'évêque de Rodez, Quintien, doit s'exiler à Clermont pour cause de francophilie. *«Considéré comme une hérésie depuis le concile de Nicée en 325, l'arianisme traumatise depuis longtemps la conscience catholique*, explique Thomas Deswarte. *A Poitiers, par exemple, Hilaire écrit son* De Trinitate *spécialement contre l'arianisme.»* De confession différente, les Wisigoths et les "Gallo-Romains" ne se mélangent donc pas, les mariages mixtes sont interdits, ce qui ne contribue pas à atténuer les tensions. D'autre part, Clovis menace Alaric II depuis 485 et l'a déjà attaqué deux fois avant 507 à Saintes et Bordeaux. Se sentant menacé, Alaric II multiplie les signaux apaisants envers l'épiscopat qu'il autorise à se réunir en 506 et les Gallo-Romains pour lesquels il promulgue le bréviaire d'Alaric (voir ci-contre).

Peine perdue, Clovis est tout aussi déterminé à augmenter son territoire qu'à augmenter l'emprise de sa nouvelle religion en se débarrassant de l'hérésie arienne. Pour la bataille de Vouillé, il se place sous la protection de saint Martin et de saint Hilaire et dit : *«Marchons avec l'aide de Dieu et quand* [les ariens] *auront été vaincus nous soumettrons leur terre à notre domination.»* Il lance alors l'empereur d'Orient Anastase sur les flancs des Ostrogoths pour les empêcher d'aider les Wisigoths et se concilie Gondebaud, roi des Burgondes, récemment converti au catholicisme, avant de déclarer la guerre à Alaric II. Le roi des Wisigoths remonte alors de Toulouse à Poitiers pour affronter le roi des Francs et signer son arrêt de mort. ■

LE BRÉVIAIRE D'ALARIC TRADUIT EN FRANÇAIS

Le bréviaire d'Alaric est une compilation et une interprétation de textes de droit romain issus du code Théodosien (438) demandée par Alaric II et promulguée en 506 à Aire-sur-Adour pour obtenir l'adhésion des populations gallo-romaines. C'est la source principale d'inspiration des juristes, le texte clé d'une civilisation du droit. Le bréviaire d'Alaric a été le principal moyen de connaître le code Théodosien, premier code officiel publié dans l'Empire romain.

Clovis l'applique ensuite à tous ses sujets. Il demeura le texte de lois romaines le plus répandu jusqu'au XIe siècle, au moment de la renaissance bolognaise du droit, quand furent découvertes en Occident les *Compilations de Justinien*.

Thomas Deswarte a entrepris avec d'autres historiens, sous la direction de Michel Rouche, de proposer la première traduction en français de ce code qui, jusqu'alors, n'avait été traduit qu'en anglais.

28e JOURNÉES INTERNATIONALES D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE

Le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers et l'association Vouillé et son histoire se sont associés avec l'Association française d'archéologie mérovingienne (Afeam) pour organiser les 28e Journées internationales d'archéologie mérovingienne qui se tiendront du 28 au 30 septembre à Vouillé. Deux thèmes seront abordés : le contexte archéologique et historique du conflit entre Clovis et Alaric II et l'actualité de l'archéologie du haut Moyen Age en Poitou-Charentes.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES
Michel Kazanski, *Les Goths*, Errance, Paris, 1991.
Michel Rouche, *Clovis*, Fayard, Paris, 2002.
Elisabeth Carpentier, *Les Batailles de Poitiers*, Geste éditions, La Crèche, 2000.

Actu76.pmd 29 05/04/2007, 15:24

Il n'existe aucune preuve matérielle de la présence wisigothique avant 507, ni de celle des Francs immédiatement après la bataille, ni même de la bataille… L'archéologie soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Marc Deneyer**

De si discrets barbares

« *Il n'y a pratiquement aucune trace archéologique, linguistique ou toponymique de la présence des Wisigoths en Poitou-Charentes. Si nous ne disposions pas de textes nous ne saurions même pas qu'ils sont venus. A tel point qu'on se demande s'ils ne dirigeaient pas cette partie de l'Aquitaine par délégation, aux Taïfales éventuellement, un peuple venu aussi d'Europe orientale et installé en Vendée*», note Luc Bourgeois, maître de conférences en archéologie à l'Université de Poitiers. En Aquitaine, pas plus d'une vingtaine d'objets issus d'une culture d'Europe de l'Est ont été découverts et tous sont concentrés au Sud, autour de Toulouse, où les Wisigoths avaient leur capitale. En Poitou-Charentes, une fibule et peut-être une boucle d'oreille en forme de croissant ont été mises au jour lors d'une fouille de la fin du XIXe siècle menée sur la nécropole d'Herpes (commune de Courbillac en Charente). Et, en 2000, la nécropole de Chasseneuil-sur-Bonnieure a livré une plaque-boucle attribuable à la culture wisigothique. Il n'y a, de fait, presque rien.

1. «L'inhumation habillée à l'époque mérovingienne au sud de la Loire», communication présentée le 4 janvier 2000 dans le *Bulletin de l'année académique* 1999-2000.

Cette plaque-boucle wisigothique, datant du VIe siècle, a été découverte dans un des 150 sarcophages mis au jour à Chasseneuil-sur-Bonnieure en Charente en 2000-2001.
Ce sarcophage contenait deux corps : «C'est une pratique courante, plutôt chrétienne, précise Sébastien Poignant, que d'enterrer les membres d'une même famille dans la même sépulture, comme on le ferait dans un caveau familial.» Dans ce cas précis, le premier corps a été inhumé avec des objets wisigothiques tandis que le second était entouré de bijoux francs, illustration idéale du brassage culturel, ethnique, commercial de l'époque.
Sur la page de droite, les objets sont de tradition franque. Il s'agit d'une fusaïole en verre et de deux fibules discoïdales en or et grenat.

Comment expliquer cette discrétion ? *«Tout d'abord*, avance Luc Bourgeois, *le Ve siècle est peu connu pour des raisons techniques et idéologiques.»* D'une part, cela ne fait qu'une trentaine d'années que les archéologues prêtent attention aux traces laissées par les habitats légers, essentiellement des trous de poteaux. Or, au Ve siècle, les habitations ne sont plus réalisées en pierre comme les villas gallo-romaines mais en matériaux légers. D'autre part, les archéologues et les historiens ont longtemps considéré que la période suivant la décadence romaine n'était pas digne d'intérêt. Il y a de fait un important retard à combler dans la collecte d'informations sur cette période.

Autre explication à cette absence de traces : les Wisigoths étaient peu nombreux. *«D'après les textes, plus ou moins fiables, la présence wisigothique était représentée par le déplacement d'environ 20 000 guerriers. Si on ajoute la famille, on peut estimer à 100 000 le nombre de Wisigoths implantés en Aquitaine.»* Ce qui représente une part infime de la population totale de ce territoire.

En outre, ils ont habité des bâtiments réquisitionnés et les guerriers ne produisent pas d'objets, ce qui contribue encore à leur discrétion. Enfin, même si leur installation était officiellement légitimée par un traité, les Wisigoths ne se sont jamais mélangés à la population "indigène" catholique, à cause de leur religion, l'arianisme. De fait, leur culture s'est peu diffusée.

De plus, pour corser le travail des archéologues et des historiens, quand ces traces existent, aussi infimes soient-elles, elles sont très délicates à interpréter. Par exemple, trouver une plaque boucle wisigothique dans une tombe ne prouve en rien que le défunt était Wisigoth. Il peut simplement avoir adopté une nouvelle mode. *«A cette époque, les échanges commerciaux sont importants, les populations bougent énormément et les modes passent facilement d'une culture à*

Actu76.pmd 30 04/04/2007, 16:03

l'autre», précise Bernard Farago, archéologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). *«D'une manière générale*, note Françoise Stutz[1], *l'attribution culturelle d'un objet relevant de la période comprise entre 480 et 510 est fort délicate, parfois problématique. En effet, cette période dans le Sud-Ouest est tour à tour celle de l'apogée du royaume wisigothique, d'une incursion franque jusqu'à Bordeaux en 478, celle des médiations diplomatiques menées par les Ostrogoths entre Wisigoths et Francs, et enfin, celle de la conquête franque*.» Notons que ces échanges s'exercent sur un espace extrêmement romanisé : une curie romaine subsiste jusqu'au VIIe siècle et le droit romain est en vigueur jusqu'à l'an Mil. Les Romains ont laissé une empreinte culturelle phénoménale dont la nature exacte est difficile à cerner.

Les sépultures datées de la fin du Ve siècle retrouvées à Chasseneuil-sur-Bonnieure illustrent bien les flux qui existent alors. En effet, trois tombes de femmes portant des bijoux typiquement francs attestent de la présence de cette culture sur le territoire des Wisigoths avant la bataille de Vouillé. Sébastien Poignant, archéologue qui a dirigé les fouilles en 2000, précise : *«507 ne marque que le moment de la conquête armée des Francs, et il n'y a rien d'incongru à ce que, par exemple, un riche propriétaire terrien "gallo-romain" de Chasseneuil ait épousé une franque à la fin du Ve siècle.»*

De fait, les questions qui agitent les scientifiques à propos des Wisigoths sont semblables pour les Francs. Que font ces derniers une fois la bataille gagnée ? Clovis laisse-t-il des garnisons sur place avant de continuer son périple ? L'historien Michel Rouche a isolé les toponymes d'origine franque, souvent à suffixe -ville, comme Bouteville, Gourville, Lanville, Sonneville, dessinant un nuage de points en Saintonge. Dans cette même zone, autour d'Herpes, Chadenac et Biron, des tombes franques masculines, contenant des armes et datées de la première moitié du VIe siècle ont été mises au jour. *«Mais*, comme le note Bernard Farago, qui a dirigé la fouille de la nécropole de Chadenac de 1993 à 1995, *rien ne vient indiscutablement prouver que ces tombes sont celles de guerriers francs installés par Clovis pour sécuriser ce nouveau territoire. Ni même que les défunts étaient Francs.»*

La fouille de l'abbaye Sainte-Croix en 2005 à Poitiers a mis au jour du matériel oriental ou germanique daté de la fin du Ve siècle et du début du VIe siècle. *«Impossible de déterminer si ce matériel atteste de la présence d'une communauté franque juste après la bataille ou d'auxiliaires barbares de l'armée romaine ou bien encore de Wisigoths…»*, précise Frédéric Gerber qui a dirigé cette fouille. Reste que la typologie des tombes dites franques évolue entre l'immédiat après-Vouillé et le milieu du VIe siècle. Schématiquement, on passe de tombes de guerriers à des tombes aristocratiques tandis que la culture mérovingienne se diffuse en moins d'un siècle dans les populations. Mais comment ? La réponse est contenue dans un faisceau d'hypothèses non validées pour le moment. ■

Actu76.pmd 31 04/04/2007, 16:04

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Exit Astérix

Un colloque international se tient du 17 au 20 mai 2007 à Chauvigny pour faire le point sur l'archéologie de l'âge du Fer entre Loire et Dordogne. Le colloque est complété par une exposition au donjon de Gouzon. Mais à quoi correspond l'âge du Fer ? Qui sont les Gaulois ?

Par **Anh-Gaëlle Truong**

De nombreuses découvertes ont été réalisées ces dernières années, enrichissant considérablement les connaissances des scientifiques sur cette période, sans que la diffusion de ces nouvelles données ne soit effective auprès du grand public. De fait, Astérix parasite encore les représentations que nous avons des Gaulois. Ce colloque mais plus encore l'exposition organisée en parallèle ainsi que la publication de son catalogue viennent à point nommé pour balayer grandes moustaches blondes et banquets de sangliers de nos esprits.

Grand vase ovoïde à pied, terre cuite, premier âge du Fer, Aslonnes (Vienne), Musées de la ville de Poitiers et de la SAO.

QUAND LA GAULE N'EXISTAIT PAS

Qu'appelle-t-on l'âge du Fer ? *«Dans tous les pays du monde, à un âge du Cuivre et de l'Or succède un âge du Bronze puis un âge du Fer»*, explique Alain Duval, conservateur général du patrimoine à la Drac Poitou-Charentes et fondateur de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Afeaf). *«Notons que certaines civilisations comme celles rencontrées en Amérique (alors à l'âge du Cuivre et de l'Or) ou en Australie (alors au Néolithique voire au Mésolithique) au moment de l'arrivée des Européens ont été anéanties avant qu'on puisse vérifier si la succession dans la maîtrise de techniques métallurgiques est universelle et inéluctable : on ne sait pas comment elles auraient pu évoluer.»*

Cette succession dans la maîtrise de techniques métallurgiques se vérifie en Eurasie et sur le pourtour méditerranéen mais ne s'effectue pas aux mêmes moments. Aussi l'âge du Bronze correspond-il aux débuts de l'Ancien Empire en Egypte tandis qu'en Italie il prend fin environ 1 000 ans avant J.-C. Sur le territoire qu'occupe aujourd'hui la France, l'âge du Fer commence aux alentours des IXe et VIIIe siè-

Actu76.pmd 32 04/04/2007, 16:04

cles avant J.-C. Mais, globalement, tout le territoire européen, des îles Britanniques à l'Ukraine, amorce le tournant de l'âge du Fer à la même époque et ce avec une composante importante : une unité culturelle étonnante compte tenu de l'absence d'unité politique. *«Bien sûr quelques nuances existent mais les évolutions agricoles, architecturales, métallurgiques, urbaines, les coutumes funéraires, etc. se ressemblent toutes dans cette Europe dite celtique. Quand une nouvelle technique ou mode apparaît, comme par exemple une manière inédite de porter son arme, elle traverse le continent en vingt-cinq ans !»*, s'étonne encore Alain Duval.

En même temps, *«la cité, avec son territoire, la* civitas, *est la plus grosse entité politique connue»*, continue Patrick Maguer, archéologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). Pictons, Arvernes ou autres Bituriges s'allient ou s'affrontent au gré de la protohistoire. Les uns sont dirigés par des rois tandis que les autres élisent un sénat ou un chef. De fait, la Gaule, à cette époque, n'existe pas. *«C'est un concept inventé par César correspondant au territoire compris entre le Rhin et l'Aquitaine mais qui ne correspond à aucune structure politique ou territoriale qui permette de la distinguer du reste de l'Europe.»*

ADIEU SANGLIERS, COQS ET LAPINS

Outre ces notions, encore peu banalisées chez le grand public, les organisateurs de l'exposition (les musées de la ville de Chauvigny) et les commissaires (Isabelle Bertrand et Patrick Maguer) ont voulu diffuser plus largement les connaissances sur l'âge de Fer et espèrent ainsi un peu tordre le cou aux idées reçues.

Aussi, les Gaulois ne portaient pas tous des nattes et des moustaches. Au contraire, la plupart des représentations connues les montrent imberbes ou portant juste une très fine moustache. Ils n'habitaient pas des cabanes au fond des bois mais de vastes maisons, souvent supérieures à 100 m^2 et aux murs enduits, placées au centre de leurs exploitations agricoles.

Le fossé technique entre les Gaulois et les Romains n'était pas si large qu'on pense. Alors qu'on a l'habitude d'attribuer la qualité du réseau routier aux Romains, Patrick Maguer précise que *«la voirie romaine est venue se greffer sur un réseau déjà existant, très dense, mais non pavé, sans lequel César n'aurait jamais traversé la Gaule en trois semaines»*. Certes, les Romains ont apporté beaucoup (constructions en pierre, chauffage par hypocaustes, organisation politique et administrative…), mais les Gaulois n'étaient pas dépourvus de techniques et, dans certains domaines comme la métallurgie ou l'agriculture, ils les devançaient. *«De nombreux outils agraires comme la faux ou la serpe ont traversé les millénaires et sont les mêmes aujourd'hui.»*

Enfin, il convient de rappeler que les gallinacés ne peuplent les cours de fermes qu'à partir du IIIe siècle avant J.-C. et que le lapin n'apparaît, semble-t-il, qu'à la période gallo-romaine. Et Patrick Maguer fait voler en éclat le dernier cliché : *«Les Gaulois ne chassaient pratiquement pas le sanglier…»* ■

Anse de bassin étrusque, alliage cuivreux, Ve - IVe s. av. J.-C., Le Fâ, Barzan (Charente-Maritime), Musée du Fâ. Fouilles Karine Robin 2000.

Empreintes gauloises

Une exposition proposée du 15 mai au 14 octobre 2007 dans le donjon de Gouzon par le service des musées de la ville de Chauvigny rattrape le retard dans la diffusion des connaissances sur les Gaulois entre Loire et Dordogne.

«Issus de fouilles récentes et jusqu'alors entreposés dans les divers dépôts de la région, la plupart des objets réunis pour cette exposition n'ont jamais été présentés au public. De fait, le catalogue fera d'office référence pour la présentation de l'âge du Fer entre Loire et Dordogne», précise Isabelle Bertrand, assistante de conservation aux musées de Chauvigny et commissaire de l'exposition avec Patrick Maguer. Outre les découvertes réalisées sur le territoire, l'exposition accueille des collections empruntées à d'autres musées régionaux ou nationaux. Environ deux cents pièces seront présentées montrant l'étendue des matières travaillées par les Gaulois : la pierre, le métal, la terre cuite, le bois, et révélant de nombreux aspects de la vie quotidienne des Gaulois au fil du parcours : stèles et statues de pierre, objets en métal (pièces d'apparat, vaisselle en bronze), ateliers et vaisselle en terre cuite, artisanat du sel, habitats et espaces sacrés, pratiques funéraires et traces d'échanges commerciaux. «Sans réellement montrer de particularismes locaux, ces objets montrent que la région était parfaitement intégrée, contrairement à ce qu'on pensait, aux réseaux d'échanges commerciaux européens attestés sur le reste du territoire. Les importations d'Italie et du monde étrusque sont également représentées ici.»

Le catalogue, édité par la ville de Chauvigny et coordonné par I. Bertrand et P. Maguer, contient une présentation de la période et de la région à travers les sites archéologiques, des synthèses thématiques suivies de notices sur les objets exposés. L'ensemble est le fruit de la collaboration d'une trentaine d'archéologues et est destiné tant aux spécialistes qu'au grand public pour se mettre à la page de l'actualité gauloise entre Loire et Dordogne.

K. Robin

Torque, Civray-de-Touraine (Indre-et-Loire), Saint-Germain-en-Laye, Musée des antiquités nationales.

MAN - Loïc Hamon

Actu76.pmd 33 04/04/2007, 16:05

Les connaissances sur l'âge du Fer, notamment sur l'habitat rural en Poitou-Charentes, ont bénéficié d'un enrichissement spectaculaire des données archéologiques. «Habitats et paysages ruraux» feront l'objet de la moitié des communications lors du colloque

Par **Anh-Gaëlle Truong**

Campagnes *et fermes gauloises*

«*Depuis la création de l'Afan remplacée ensuite par l'Inrap, nous avons beaucoup travaillé sur des tracés d'autoroute, de voies de chemin de fer, sur des lotissements et des ZAC qui correspondent souvent à des habitats ruraux*», explique l'archéologue Patrick Maguer, en ajoutant que *«moins spectaculaire que la civilisation gallo-romaine et souvent réduite à d'indéchiffrables trous de poteaux, la civilisation gauloise est moins facile à "vendre".»*

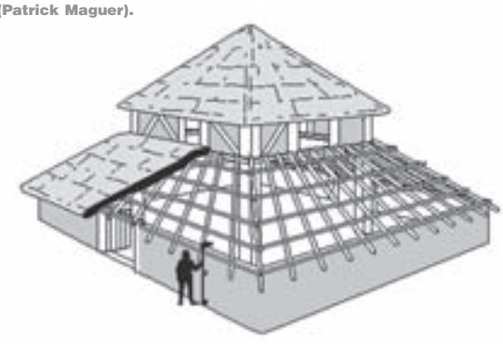
De fait, c'est l'implantation rurale qui est la mieux connue même si les dernières fouilles réalisées rue de la Marne et aux Hospitalières à Poitiers ont permis de confirmer l'étendue de l'occupation gauloise et son statut d'*oppidum*. Dans la région, la prospection aérienne a permis d'identifier un réseau très dense dont seule une minorité de sites ont été mis au jour. Parmi les plus prestigieux ou les plus récents, on peut citer la grotte d'Agris ayant livré le fameux casque en or, le sanctuaire de Faye-l'Abbesse, le sanctuaire à épées de Muron, Mortagne-sur-Gironde, Vieux-Poitiers ou Pons. Dernièrement, à Migné-Auxances, aux Rochereaux, la fouille d'une ferme a livré un intéressant atelier de bronzier, spécialisé dans la réalisation de flans monétaires (monnaies sans figuration coulées par deux et reliées par des ergots). Au total 152 creusets pour la fusion de l'alliage cuivreux et 39 flans ont été mis au jour. A Angoulins sur le littoral, Patrick Maguer a dirigé la fouille d'une ferme qui avait, comme beaucoup d'autres sur la côte Atlantique, une activité salicole. Les boues des marais étaient collectées, cuites et filtrées pour récupérer des saumures qui étaient ensuite placées dans des bacs appelés augets pour être chauffées. Après la cuisson, les exploitants récupéraient un pain de sel. *«Cette technique est d'ailleurs encore décrite dans l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert.» «Ces nouvelles données montrent que l'habitat rural explose au IIIe siècle avant Jésus Christ*», constate Patrick Maguer. Des modifications climatiques et des avancées techniques comme la charrue qui retourne mieux la terre et garantit de meilleurs rendements que l'araire peuvent expliquer cette densification des habitats. *«Nous avons retrouvé de nombreux silos de cette période, ce qui nous permet de conclure que de nombreux surplus ont pu être dégagés et donc vendus améliorant les conditions de vie. Cette amélioration se traduisant immédiatement par une explosion démographique…»* De fait, la période comprise entre le IIIe et le Ier siècle était très prospère en Gaule, ce qui contribua à attiser la convoitise des Romains.

De grandes fermes comme le Chemin-Chevaleret à Echiré dans les Deux-Sèvres ou les Ormeaux à Angoulins (Charente-Maritime), bâties sur le même principe que les villas gallo-romaines mais en terre et bois au lieu de la pierre, se mettent alors en place, matérialisées par des enclos comprenant un espace

Amphore, terre cuite, fin de la Tène D1, vers 80/70 av. J.-C., Tesson (Charente-Maritime), Musée de la Société archéologique et historique de la Charente.

J.-Ch. Cédelle - SRAC

Reconstitution d'une habitation rurale (Patrick Maguer).



Actu76.pmd 34 04/04/2007, 16:05

domestique et un espace de travail agricole et/ou artisanal. Les activités y sont plus variées que dans les fermes modernes : on y travaille le fer, le cuir, la terre pour fabriquer les produits de consommation courante. Seules seront achetées les pièces de vaisselle fine ou d'armement. Ces fermes accueillent de deux ou trois générations à près d'une centaine de personnes. Leur taille dépendant de la richesse du personnage et du secteur. A des zones denses, où les exploitations ne sont distantes que d'un kilomètre ou plusieurs centaines de mètres, succèdent de vastes étendues forestières. *«A cet habitat dispersé s'ajoutent quelques villages ceints par des enclos réunissant plusieurs familles comme à Cholet»*, poursuit Patrick Maguer. A l'échelle supérieure, viennent les villes comme Vieux-Poitiers, une agglomération ouverte, commerciale et artisanale comprenant un sanctuaire. Puis les *oppida* comme Poitiers qui sont fortifiées et dont les populations sont difficiles à estimer. *«Mais il est certain que César a communiqué des chiffres aberrants, comme 40 000 hommes lors du siège de Bourges, pour augmenter son prestige de les avoir soumis.»* ■

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Tête «celtique», calcaire, IIe - début Ier s. av. J.-C., Poitiers. Fouilles Inrap 2002, rue de la Marne, J.-P. Nibeaudeau.

Les pierres de l'âge du Fer

«On connaissait une statuaire dite gauloise en Touraine, dans le Berry et le Limousin mais les historiens ont qualifié de gauloise toute la sculpture indigène d'avant et après la conquête. Il y a donc des problèmes récurrents de datation», explique Alain Duval. Depuis, l'étude de la statuaire gauloise du grand Centre-Ouest a bénéficié de découvertes récentes comme à Poitiers ou Agris. Ces avancées dans l'étude de la statuaire permettent dans un premier temps de comprendre comment les Celtes utilisaient la pierre et de mieux cerner le rôle des ancêtres et des héros dans leur civilisation. A plus long terme, il s'agira de définir des groupes stylistiques entre grandes régions, «mais nous n'en sommes pas encore là».

Le premier type d'éléments sculptés comprend des stèles à bords chanfreinés surmontant certains tumulus funéraires et signalant certainement la qualité des défunts. En Rhénanie, ces stèles représentent les défunts ou leurs ancêtres sous la forme de guerriers héroïsés, influencées par la sculpture gréco-étrusque.
De plus petites stèles, moins taillées, sont aussi installées dans les sanctuaires comme celles retrouvées récemment à Agris. «On suppose qu'elles délimitent des espaces, de cérémonie ou de libations par exemple. Mais elles pourraient aussi comptabiliser des desservants, des héros, des ancêtres.»
Quant aux statues à figures humaines, qui disparaissent en Rhénanie au IVe siècle av. J.-C., on les retrouve, sous une forme différente mais avec des détails iconographiques communs, dans le Sud-Est de la Gaule à partir du IVe siècle dans des sanctuaires ou des habitats. Dans le reste de la Gaule, les sculptures de ce type sont bien plus sommaires et sont jetées : «A un moment donné, le statut de l'ancêtre ou du chef ou du druide que la statue représente est réduit à néant. Son image est donc jetée.» A Poitiers, l'étude de la tête retrouvée rue de la Marne montre qu'elle a été enfouie deux fois dans deux positions différentes. «On l'a sans doute jetée une première fois, puis a été réutilisée comme un caillou lambda.»
Les techniques sont toujours les mêmes : des ciseaux mais pas de burins, les détails étant réalisés par polissage avec des constantes iconographiques : nez en trapèze, cheveux en arrière, torque au cou, torque ou poignard à la main. «Cette statuaire est assez semblable à celle retrouvée en Bretagne, malgré quelques nuances. En revanche, elle n'a rien à voir avec la statuaire du Sud-Est de la Gaule qui présente des canons tout à fait différents.»
De nombreuses pièces venues d'entre Loire et Dordogne seront présentées dans l'exposition et comparées à une statuaire plus éloignée venue de Bretagne, d'Ars, Rodez ou même de Bohême.

ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'ÉTUDE DE L'ÂGE DU FER

Créée en 1980 par Alain Duval, l'AFEAF organise des colloques réunissant les archéologues spécialistes de l'âge du Fer. Les actes sont publiés à l'issue de chaque réunion se déroulant tous les ans dans une région différente, voire au-delà des frontières nationales. «Notre rôle est aussi de combler les lacunes pouvant exister dans les champs d'investigation respectifs du CNRS, Inrap ou ministère de la Culture. Ainsi, par exemple, cette année, nous avons réalisé le recensement des habitats ruraux datés de l'âge du Fer. Il y en a plus de 500 : les données sont suffisamment conséquentes pour avoir une représentation correcte de la période», précise A. Duval.
www.archeo.ens.fr/site-afeaf/index.htm

Actu76.pmd 35 04/04/2007, 16:28

L'art comme outil de pensée

Rencontre avec Danièle Rivière, fondatrice des éditions Dis Voir, qui publie les livres du cinéaste Peter Greenaway, lequel sera présent à Poitiers lors des journées consacrées à son œuvre atypique, du 9 au 17 mai 2007, par l'Ecole européenne supérieure de l'image

Entretien **Alexandre Duval** Photo **Mytilus**

Depuis bientôt vingt ans, Danièle Rivière a noué une complicité éditoriale avec le réalisateur Peter Greenaway. Autour de cette collaboration se dessine le projet intellectuel qui sera à l'origine de la maison d'édition Dis Voir qu'elle va créer. Investissant les problématiques de l'art contemporain et riche d'une centaine d'ouvrages en français et en anglais, son catalogue comporte aujourd'hui les contributions d'architectes, d'urbanistes, de chorégraphes et de cinéastes tels Manoel de Oliveira, Wong Kar-Wai ou encore Raoul Ruiz, lequel inaugura l'aventure éditoriale avec le livre qui lui sera consacré qui reçoit le 1er prix décerné par le CNC / Ministère de la Culture. Avec Dis Voir, l'éditrice a su et pu poursuivre un itinéraire personnel avant tout animé par la curiosité intellectuelle.

Originaire de la Vienne, Danièle Rivière poursuit ses études à la Sorbonne à Paris après un passage au lycée Marcelin-Berthelot de Châtellerault. Elle opte pour la philosophie, et assure une activité de critique de cinéma dans des revues telles *L'Avant-Scène Vidéo* dont elle sera la rédactrice en chef. Déjà se fait jour un intérêt tout particulier pour le rapport texte-image et les modes narratifs qui échappent à l'attraction du schéma hollywoodien, autant de problématiques qui l'amènent à réaliser aussi des films de courts-métrages et qui devaient la rapprocher de l'œuvre de Peter Greenaway.

L'Actualité. – Comment résumeriez-vous la philosophie de votre maison d'édition ?

Danièle Rivière. – A l'époque où j'étais étudiante, Gilles Deleuze donnait des cours à Paris 8-Saint-Denis. Il préparait alors *L'Image-mouvement* (1983) et *L'Image-temps* (1985). C'est là que j'ai été confortée dans ce qui m'apparaissait encore de manière confuse, que l'image était aussi un outil de pensée. Les livres de cinéma d'alors ne s'intéressaient qu'aux cinéastes en fin de carrière et n'étaient qu'une juxtaposition de dates, de références techniques ou à d'autres cinéastes, ou bien de descriptions de l'histoire du scénario. Bref rien sur le cinéma qui émergeait et encore moins sur ce qui était au cœur même de ces films dans ces enjeux formels, ni même sociaux, culturels ou intellectuels, et qu'une approche pluridisciplinaire aurait pu mettre au jour.

Avec Dis Voir, c'est ce que j'ai essayé de concevoir. Faire des livres où l'art (au sens large) serait abordé dans ses enjeux formels et mis en perspective avec d'autres expressions culturelles actuelles et passées.

C'est une démarche que l'on peut voir ailleurs que dans les livres de cinéma que j'ai édités. Par exemple dans *Cachez ce sexe que je ne saurais voir* (2003) qui, là, traite de la représentation du sexe de la femme. Le point de départ était les œuvres d'artistes femmes que l'on voit aujourd'hui exprimer leurs fantasmes sexuels quand des artistes hommes les exprimaient à leur place autrefois. J'étais curieuse de remonter l'histoire de la représentation du sexe à travers les âges afin de comprendre comment la pornographie comme le voile avaient été la réponse à la peur toujours répétée, celle du sexe de la femme. Cette traversée de notre histoire judéo-chrétienne avec ses déesses mères, Lilith (la première femme d'Adam), les sorcières, l'hystérie, les fondements de la médecine moderne et le jeunisme aujourd'hui, traçait cette permanence de

Actu76.pmd 36 04/04/2007, 16:29

l'archétype à l'œuvre dans ces représentations, à savoir la démonisation du sexe de la femme qui «bizarrement» advient au moment où s'instaure le système patriarcal – avec une riche iconographie à l'appui. Cette mise en perspective historique de nos codes de représentation a pour rôle de perturber (dérouter) notre vision pour donner plus de champ à notre regard. C'est, je dirais, ce qui est politique dans les livres que j'édite et qui consiste à recontextualiser les propositions de l'art contemporain dans les enjeux de la culture contemporaine en prise avec son histoire symbolique et historique.

Comment s'est articulé votre intérêt particulier pour le cinéma et l'ouverture à d'autres champs de la culture contemporaine ?

Bien sûr, quand j'ai fondé Dis Voir, le cinéma m'intéressait et particulièrement le cinéma contemporain. Mais pratiquement aucun livre n'existait sur cette période comme je vous l'ai dit, tout s'arrêtait à Renoir ou à Truffaut. J'étais surtout attirée par les rapports que le cinéma entretenait avec la culture contemporaine et donc plutôt par des réalisateurs qui s'inscrivaient pleinement dans une relation avec des références ne venant pas uniquement du cinéma. C'est pourquoi j'ai développé Dis Voir avec d'autres collections telsle que les arts visuels, le design, la chorégraphie ou encore l'architecture.

L'art ne m'intéresse que comme outil de pensée. Et c'est peut-être aussi pour ça que j'ai eu envie de travailler avec des artistes dont l'œuvre m'apparaissait écrire l'histoire de notre époque et qui me donnait envie de m'aventurer dans leur univers.

Comment concevez-vous les ouvrages que vous publiez ?

Je conçois mes livres un peu comme je fais des films. Il y a d'abord le choix d'un sujet artistique, lequel va se décliner plutôt à la manière d'une enquête qui consiste à le problématiser (à interroger plutôt qu'énoncer) en y incluant ses diverses ramifications hors du champ de l'art. D'où l'importance d'avoir plusieurs auteurs issus de champs théoriques différents, pour ne pas étouffer le sujet. Mêler ainsi l'art à d'autres champs comme la littérature, le cinéma, le design, la danse qui sont aussi des manières de créer des passages pour enrichir les questionnements.

Dans mes livres se croisent donc des philosophes, des esthéticiens, des théologiens et des scientifiques. Jusqu'à Deleuze, le discours sur l'art était pratiquement réservé aux critiques d'art. Après lui, beaucoup de philosophes ont accepté d'écrire sur le cinéma. J'ai pu bénéficier de cette ouverture pour mes livres de cinéma quand j'ai débuté Dis Voir. Puis, ce sera le cas aussi avec *Danses tracées* (1991), un livre qui porte sur les systèmes de représentation du corps répertoriés par des notateurs de la danse depuis Louis XIV jusqu'à aujourd'hui, où le mathématicien René Thom et l'urbaniste Paul Virilio vont intervenir. De tels sujets n'appartiennent pas seulement à l'histoire de l'art et sont riches d'un matériau qui concerne tout simplement notre histoire et qui, pour cela, doivent sortir du strict domaine de l'art et être mis en circulation pour éviter toute rigidité culturelle.

Danièle Rivière participe à une table ronde avec Peter Greenaway, Eve Ramboz et Fabien Maheu le 10 mai à 14h au Théâtre de Poitiers.

Vous avez un jugement très réservé sur la pertinence des ouvrages d'histoire de l'art mais quelle est la part d'autonomie de vos propres ouvrages ?

L'histoire de l'art pour moi n'est qu'un moment de compréhension de l'œuvre et il m'a toujours semblé plus intéressant de prolonger ce moment en la recontextualisant dans son époque avec les codes sociaux, religieux, les connaissances scientifiques, etc. «L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art», disait Robert Filliou.

Pour cela, les ouvrages d'histoire de l'art ne m'ont jamais rendu la vie plus intéressante.

D'ailleurs, l'art d'aujourd'hui n'appartient pas seulement à l'histoire de l'art. On a vu la dissolution des anciennes frontières rigides entre l'art et le non-art, la fusion des disciplines artistiques traditionnelles. Les artistes mêmes ne proposent plus d'œuvres – ni même

Actu76.pmd 37 04/04/2007, 16:07

des objets d'art – mais des processus, des propositions de situations à expérimenter en commun. Tout cela pour dire qu'avec l'art contemporain, les livres que je publie à Dis Voir sont aussi d'autres propositions et d'autres façons d'approcher le monde dans lequel nous vivons maintenant sous l'angle de ses enjeux artistiques qui, il va sans dire, rendent «la vie plus intéressante».

Comment a débuté la collaboration avec Peter Greenaway ?

Au moment où je démarrai Dis Voir, j'avais envie de travailler avec lui. Dans le cinéma de Greenaway circulait beaucoup de texte, je me demandais alors s'il écrivait et si des écrits existaient qui ne soient pas destinés à devenir des films. Quand je l'ai rencontré je venais de créer Dis Voir mais je n'avais encore rien publié. Il m'a toutefois accordé un rendez-vous sans bien savoir sur quoi portait mon projet. J'ai pu le lui expliquer lorsque je me suis rendu à Londres. Il m'a alors dit qu'il écrivait effectivement des textes mais qu'il ne les finissait jamais. En revanche, si ça m'intéressait, il était prêt à les finir. Et c'est ce qu'il a fait. Il me les a proposés et on a continué ainsi. Une histoire simple, en définitive.

Vous avez déjà publié treize ouvrages avec Peter Greenaway, peut-on parler d'une complicité intellectuelle entre vous ?

Ce travail sur la durée n'est pas incongru. Peter fait partie des artistes qui, au fil des années, continuent à me surprendre et m'aident aussi à dégager d'autres points de vue, d'autres façons de questionner les sujets de mes livres. Je crois qu'il est aussi curieux des livres que j'édite. Certains comme *Danses tracées* a été un matériau dont il s'est servi pour noter la chorégraphie notamment avec Eve Ramboz dans les images de synthèse qui apparaissent dans le film *Prospero's Books* (1991). Cela me réjouit que Greenaway puisse trouver intérêt à des livres que je publie même s'il est évident que ses références sont aussi bien ailleurs.

Votre relation d'éditeur vous met en lien étroit avec l'univers de Peter Greenaway. Quelle est, selon vous, la spécifité de son cinéma ?

La recherche de nouveaux modes d'organisation du récit ainsi que la question de la relation du texte et de l'image comptent à mon sens parmi les préoccupations majeures de son cinéma. Son œuvre s'est émancipée d'un cinéma d'adaptation et propose d'autres types d'organisation du récit non plus chronologique ou causale mais s'appuyant sur d'autres codes universaux pouvant donc être compréhensibles par tous. Je pense par exemple aux chiffres qui organisent le récit dans *Drowning by numbers* (1988), aux couleurs dans *Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amant* (1989) ou encore à l'alphabet avec *A Zed & two Noughts* (1985).

A travers l'usage que fait Greenaway du cinéma numérique – ce qui sera précisément montré à Poitiers – il me semble que prend corps véritablement cette réflexion sur l'organisation du récit. La fragmentation de l'image qui s'y opère renforce l'idée du «lire» et du «voir» qui est la relation que Greenaway avait déjà instaurée avec les images de ses films. C'est-à-dire qu'on les lit davantage qu'on ne les voit parce qu'il y a énormément de textes à l'intérieur des images qu'il nous propose. La fragmentation liée au cinéma numérique accentue cette lecture de l'image. A mon sens, les films de Greenaway s'adressent plus à un lecteur qu'à un «simple» spectateur.

Quel sens donnez-vous à cette fragmentation ?

Par la fragmentation de l'image et du récit, Greenaway s'adresse à un lecteur-spectateur actif. C'est une manière de rendre compte d'une perception multiple et variée, au plus proche de l'expérience humaine. Cette fragmentation rompt aussi avec une conception aristotélicienne du récit sur laquelle repose le cinéma hollywoodien où l'histoire univoque avance invariablement selon une cause qui provoque un développement et qui sera résumée dans une fin. On la retrouve aussi dans l'usage des procédés artistiques qu'il utilise allant par exemple de la représentation théâtrale à la projection cinématographique en passant par le chant, la danse, la musique mais aussi par la photographie et la peinture. D'où l'importance pour lui des taxinomies, cette recherche d'autres principes d'agencement de la narration.

S'adresser à un «spect-acteur-lecteur» c'est la manière pour Greenaway de jouer, d'inter-agir avec lui par l'art de la surenchère et de l'excès qui caractérise son esthétique et tente de réinventer des lectures du monde. Apprendre à lire ce que l'on voit nous conduit à apprendre à penser autrement, à user d'autres logiques pour associer les événements. Je dirais par exemple apprendre à lire les images médiatiques qui font notre quotidien et notre Histoire. Greenaway ne dit-il pas que l'usage pour lui des nouvelles technologies liées à l'image «est le prolongement naturel de la révolution accomplie par Gutenberg».

Si les films de Greenaway mettent en jeu la lecture, en quoi les livres que vous publiez avec lui font-ils écho à son œuvre cinématographique ?

Cette recherche dans le rapport texte-image et dans la structure du récit, je la retrouve dans les livres que je fais avec lui, sans oublier l'usage qu'il fait des mots. Ici, je dirais qu'il les soumet à un décol-

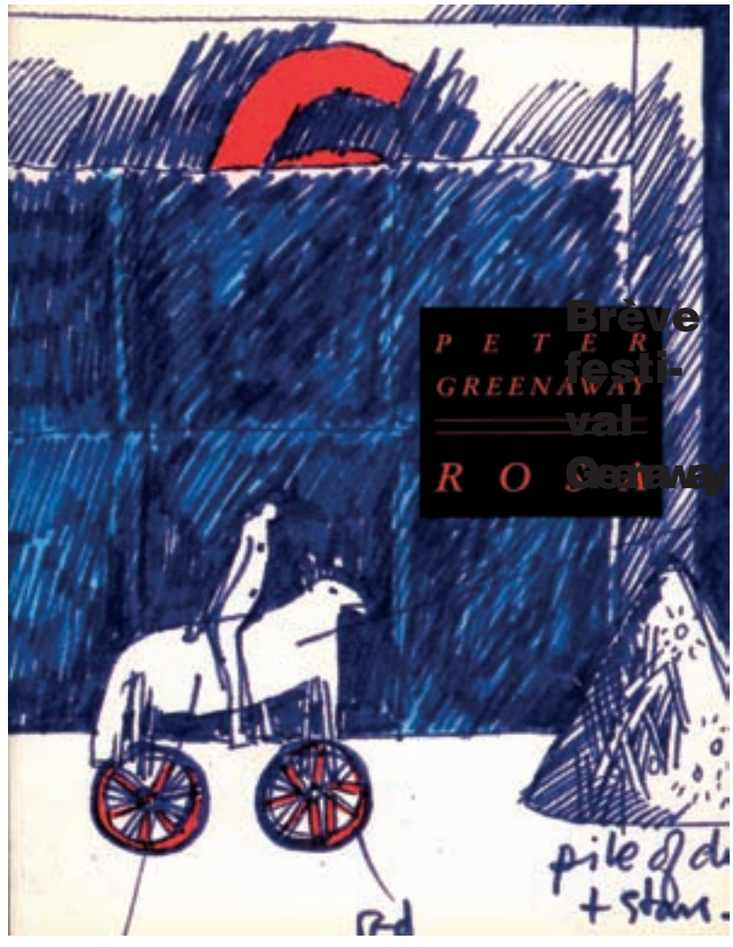
En hommage à Peter Greenaway (présent les 9 et 10 mai), l'Ecole européenne supérieure de l'image propose, avec de nombreux partenaires, huit jours de projections et conférences, trois expositions et un concert du quatuor Balanescu, du 9 au 17 mai à Poitiers. Programme sur le site www.eesi.eu

Actu76.pmd 38 04/04/2007, 16:07

lage, retirant des strates de sens jusqu'à ce que le mot fasse image. Parfois il surenchérit par des néologismes ou joue avec la langue en fabriquant des mots-valises. Un vrai défi pour les traducteurs. Dans les textes de Greenaway, il s'agit d'une tension du mot vers l'image alors que dans ses films, c'est l'image qui tend vers le mot. L'image est devenue un matériau scriptural en quelque sorte.

Outre des romans de Greenaway qui explorent d'autres types d'organisation du récit, vous publiez certains de ses scénarios. Quel intérêt particulier ont ces textes dans votre projet éditorial ?
Les scénarios de Greenaway sont aussi une manière pour le lecteur de se fabriquer des images du film. L'écriture de Grenaway vise à cela, ce qui leur confère une valeur littéraire unique. Par exemple, *La Ronde de nuit* (2006), le dernier film de Greenaway [qui devrait être présenté au festival de Cannes 2007] inspiré du tableau de Rembrandt, dont on a publié le scénario avant que le film ne soit tourné : il y aura sûrement des passages entiers qu'on ne retrouvera pas à l'écran mais qui, là, existent sous forme d'intentions. Donc, les scénarios de Greenaway constituent aussi un moment d'un processus de travail qui souvent déborde le film lui-même. Pour ce dernier scénario nous n'avions pas d'image puisque le film n'avait pas été commencé. Greenaway a donc découpé le tableau de Rembrandt pour nommer ses personnages, y pointer des éléments qui lui serviront à construire l'histoire. Une leçon magistrale de lecture d'un tableau. Lecture, une fois encore.

Greenaway met en relation son travail avec la notion d'interactivité. Quel regard portez-vous sur cette problématique qui traverse les arts visuels et qui possède aussi une dimension politique ?
Le dernier ouvrage publié à Dis Voir, *Jeux et enjeux de la narrativité dans les pratiques contemporaines* (2006), s'intéresse précisément à cette question. Il s'agit de montrer comment sous l'influence de notre culture médiatique où l'information nous est donnée en temps réel, par la possibilité de passer d'une information à une autre en zappant, ou d'un monde à l'autre comme dans les jeux vidéos, notre rapport au temps du récit et de l'histoire s'est profondément modifié. En abordant avec ce livre la question du récit dans ses ruptures et ses mutations, il s'agit de montrer comment ces nouveaux langages, nouvelles écritures, sont représentatifs de l'imaginaire contemporain qui s'y exprime et de faire l'inventaire de cette dernière décennie où le temps est devenu un enjeu esthétique majeur sur lequel les artistes ont recomposé la réalité quotidienne et cherché à réinventer d'autres expériences.



***Rosa*, un «roman opéra» de Peter Greenaway. www.disvoir.com**

En quoi votre cheminement intellectuel s'est-il nourri de votre travail d'éditrice ?
Dis Voir a d'abord été pour moi une manière de continuer à être étudiante et d'être aventurière dans la culture. J'avais alors un avantage sur mes amis étudiants qui préparaient leur thèse en bibliothèque, car à travers la maison d'édition que je venais de créer je pouvais y inventer des livres où se croiseraient différentes formes de savoirs. Le sujet que j'allais choisir me donnait la possibilité de rencontrer et d'interroger mes contemporains, de donner libre cours à une intuition non seulement sensible mais intellectuelle. Avec ces livres, nous pouvions nous aventurer dans la culture, créer des passages pour enrichir les questionnements et y trouver des «manières de faire des mondes». C'est ce cheminement intellectuel fait de rencontres, de partage, d'expériences que retracent les livres que j'édite et qui sont pour moi comme un documentaire sur notre époque. L'idée à l'origine de la maison d'édition que j'allais fonder était de trouver conceptuellement une manière de fabriquer des images à partir de l'écrit : Dis Voir. Et voilà, sur mon chemin j'ai croisé l'œuvre de Peter Greenaway. ■

Actu76.pmd 39 04/04/2007, 16:07

A Rochefort à partir du 2 mai, le musée d'art et d'histoire permet de découvrir l'art contemporain papou. Entretien avec le spécialiste français, Roger Boulay

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Rochefort - Musée d'art et d'histoire

Chimbu *peintres papous*

L'art contemporain papou, encore méconnu dans les pays occidentaux, allie actualité et traditions, le tout sur un ton haut en couleurs. Le musée Hèbre de Saint-Clément de Rochefort présentera dès le 2 mai 2007 l'exposition «Chimbu, peintres contemporains papous», réalisée en collaboration avec le musée des Confluences de Lyon et le Centre culturel Tjibaou (Nouvelle-Calédonie). Roger Boulay, ethnologue océaniste et chargé de mission à la direction des musées de France (entretien dans *L'Actualité* n° 73, été 2006), a pris le parti de faire connaître et reconnaître, à travers cette exposition, les précurseurs de la peinture contemporaine papoue.

Rochefort - Musée d'art et d'histoire

Peintures de la collection du musée d'art et d'histoire de Rochefort. En haut, portrait d'Oscar Towa (65 x 95 cm). Ci-contre, Saint Georges par Elisabeth Kauage (47 x 63,5 cm). Page de droite, l'attentat du 11 septembre 2001 peint par Simon Gende (155 x 112 cm).

L'Actualité. – Qui sont les Chimbu ?

Roger Boulay. – Il s'agit d'un peuple de Papouasie-Nouvelle-Guinée vivant depuis 6 000 ans dans les hautes vallées des Highlands. Terres reculées et inaccessibles du centre de l'île, les Blancs ne s'y sont aventurés qu'en 1930. A l'opposé de bien d'autres peuples, les Chimbu sont totalement ouverts sur le présent, leur vie quotidienne n'est rythmée d'aucune référence au passé. Très tournés vers les stimulations extérieures, ils sont perméables aux changements, aux nouveautés et s'en imprègnent. Ils se montrent très intéressés par le spectacle réjouissant de l'arrivée des Blancs et de ce qu'ils peuvent proposer. Mais la peinture papoue n'existe pas encore à ce moment-là. Ils investissent toute leur créativité artistique dans les ornements corporels : plumes, peintures corporelles somptueuses…

Ils sont fascinés par les dessins des journaux, les photographies… des images complètement étrangères à leur système de représentation. C'est de là que vient l'idée de représenter leur vie quotidienne, leur vie rituelle à travers la peinture. En fait, ce sont des peintres qui n'ont jamais fait de peinture. Dans les années 1970, les Chimbu sont attirés par la ville et c'est à

FESTIVAL DU CINÉMA DES PAYS DU PACIFIQUE SUD

En écho à cette exposition, l'association Rochefort-sur-Toile organise du 27 au 30 avril le Festival du cinéma des pays du Pacifique Sud (Papouasie-Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Calédonie, Vanuatu, Polynésie, Australie…).

Dans un but de découverte et pour aller au-delà des clichés, une dizaine de films sur les peuples du Pacifique Sud seront projetés puis débattus lors de tables rondes.

Actu76.pmd 40 04/04/2007, 16:08

Port Moresby, capitale de la Nouvelle-Guinée que va naître l'art contemporain papou, dont les précurseurs sont en définitive des expatriés de leur culture.

D'où leur vient ce quelque chose de «primitif» dans leur façon de peindre ?

Les artistes que nous exposons, Mathias Kauage, Timothy Akis ou encore Jakupa Ako, sont tous des Chimbu et précurseurs de l'art contemporain papou. Ils n'ont appris aucune technique particulière. Quand ils arrivent à Port Moresby, ils rencontrent Ulli et Georgina Beier, couple blanc de professeurs d'arts plastiques qui les encourage à peindre les images qui les fascinent tant, sans les influencer, sans leur apprendre des techniques picturales. Ils ont ainsi pu conserver leur expression, leur style propre. C'est une chance pour eux d'avoir rencontré des Blancs qui ne les ont pas incités à abandonner leur style, ce qui se faisait alors couramment. Mathias Kauage (décédé en 2003) a donné le ton de ce style, il est le «grand papa» de la peinture contemporaine papoue. Tous les précurseurs tournent autours de lui : il y a sa femme, ses deux fils et tout un groupe d'artistes comme John Siune qui se réclament de la paternité de Mathias Kauage et que lui-même considérait comme ses fils adoptifs. Et, non pas pour se faire valoir ou pour gagner de l'argent, ils ont longtemps signé leurs propres tableaux du nom de leur «père». Ce n'est pas exactement ce que l'on pourrait appeler une «école» mais plutôt une fratrie.

Pourquoi se sont-ils mis à peindre ?

A partir du moment où ils ont été confrontés à la vie occidentale, ils n'ont plus eu en tête que le modèle d'images tels qu'on peut le concevoir dans notre société. On retrouve des hélicoptères, des avions dans les peintures de Mathias Kauage. Celui-ci a eu du succès assez rapidement et évidemment, les motivations financières se sont révélées utiles pour continuer. Cependant on ne peut pas vraiment dire qu'il y ait un marché international de la peinture papoue, en tout cas certainement pas au même titre que celui qui existe pour l'art aborigène. Pourtant la peinture aborigène a aussi émergé dans les années 1970. Elle paraît tellement étrange, si peu comparable à la nôtre qu'elle ne semble pas primitive. Et c'est sans doute pour cette raison qu'elle a bénéficié d'un grand intérêt, qu'elle a reçu le soutien de grandes nations comme l'Australie. Cela n'a pas été le cas pour la peinture papoue, qui est parfois, et à tort, perçue comme «naïve». ■

A paraître : *La peinture des papous*, de Roger Boulay, Michael Mel de l'Université de Goroka, Henri Gama et Sandra Maillot du Centre culturel Tjibaou (éd. Parenthèses). Roger Boulay a publié *Hula hula, pilou pilou, cannibales et vahinés* (éd. du chêne, 2005). Il prépare une exposition pour le musée du Quai Branly (à partir du 23 octobre) sur «Le comte hongrois et ses cannibales : le voyage du comte de Festetics de Tolna dans les mers du Sud, 1893-1900».

Rochefort - Musée d'art et d'histoire

Actu76.pmd 41 04/04/2007, 16:08

Geste éditions a entrepris de rééditer les œuvres complètes d'Ernest Pérochon (1885-1942), écrivain originaire du Poitou

Par **François Bon**

Pérochon quand même

Je voudrais aimer Ernest Pérochon, je voudrais qu'Ernest Pérochon soit un auteur important de ma bibliothèque.

Aussi, je suis heureux de voir Pérochon réédité, de savoir ses livres disponibles. Et puis je les connais à peine. Qui connaît aujourd'hui Ernest Pérochon ?

Pourtant, je suis d'un âge et d'un pays où c'est lui, avec quelques autres, qui cernait notre apprentissage. A l'âge de l'école primaire, je lisais les *Contes des cent un matins*, *Nicolas et Nicolette*, *Tap-Tap et Bilili*. Je sais encore parfaitement sur quelle étagère sont rangés ces livres chez ma mère. Sans avoir à vérifier, je crois que même à quarante ans de distance, on me lirait le début d'un chapitre de *Nicolas et Nicolette*, je retrouverais facilement la suite.

J'ai lu très tôt, parce que j'avais la chance d'être fils d'une institutrice elle-même fille d'instituteur. Quand je dis «lire tôt», ce n'est pas l'apprentissage de lire, mais de basculer armé, à dix ou onze ans, dans Jules Verne, Edgar Poe, puis le *Grand Meaulnes*, pour prendre les premières lectures vraiment constitutives. Mais si j'y étais prêt, c'est parce qu'avant il y avait Pérochon.

Qu'Ernest Pérochon, de ce point de vue, soit de mon propre pays n'entrait pas en ligne de compte. L'important, c'est plutôt l'onde de choc de la transformation d'un pays : mon grand-père avait en charge l'entretien, dans notre village de Vendée, du monocylindre diesel qui à partir de 1935 lui a fourni l'électricité. Né en 1953, l'eau courante était la règle, à moins vraiment des fermes trop isolées. Je n'aurais pas pensé qu'un écrivain aurait pu intituler un livre *L'Eau courante*, vingt ans plus tôt. Cette transformation qui s'amorçait fait que les merveilles de ces découvertes et tours pendables des gosses des *Cent un matins* ou de *Tap-tap et Bilili* n'ont pas parlé de la même façon à mes propres enfants : ce sont des livres associés à ces écoles de village, si reconnaissables, et qui ont fini avec la vie de village, la mutation des campagnes.

Alors évidemment que j'ai, devant le nom d'Ernest Pérochon, ou à découvrir qu'on le réédite, une bouffée de nostalgie : la chance, quand j'ai lu *Nêne* (dont je n'ai plus aujourd'hui strictement aucun souvenir, même si le livre est toujours présent dans la bibliothèque familiale – par contre j'ai un vrai souvenir de *A l'ombre des ailes*), c'est qu'on entrait dans le roman, ses personnages et sa fiction, mais qu'au lieu d'un pays exotique on vous installait votre pays même. Il n'y avait pas de réelle différence entre le pays de la lecture et ce que vous aviez de l'autre côté de la fenêtre. Alors on savait que pour qu'existe le livre, quelqu'un l'avait écrit. Je n'aurais pas eu pareil court-circuit pour la musique, et Gaston Chaissac, mari d'institutrice voisine et proche collègue de mon grand-père maternel, n'aurait pu être ce même lien à la peinture : on le prenait pour un genre de simple, on plaignait son épouse. Pérochon bouleversait moins l'ordre établi du livre.

Si j'insiste sur ces mots d'instituteur, institutrice, c'est qu'il vient de là, Pérochon. Ecole primaire supérieure de Bressuire, école normale d'instituteurs de Parthenay, l'armée à Saint-Maixent et puis en 1907 se marie avec Vanda Houmeau, institutrice, affectés à Saint-Paul-en-Gâtine, puis à Vouillé. Et que cela s'entend dans ses livres. Et que cet enracinement c'est le mien, c'est le nôtre. Pas la cuisse de Jupiter, mais cela qu'on ne doit qu'à soi-même et certain point de vue sur la République, son service. Pérochon est instituteur poète : il y en eut d'autres, il y en a d'autres. Pérochon publie à Niort, librairie Clouzot, un premier recueil de poèmes : il y en eut d'autres. Et puis de là passe au roman. C'est la guerre, la grande de 14-18, la boucherie affreuse qui dans chaque village décline les

Ernest Pérochon, *Œuvres romanesques, tome 1 : Babette et ses frères, Les Gardiennes, Le Crime étrange de Lise Balzan, Marie-Rose Méchain*, préface d'Eric Kocher-Marboeuf, Geste éditions, 552 p., 29 €
Association des Amis d'Ernest Pérochon, hôtel municipal de la vie associative, 12, rue Joseph-Cugnot 79000 Niort

François Bon a récemment publié *Tumulte* (Fayard, 2006) et contribué à l'ouvrage sur *Jacques Villeglé* (Flammarion, 2007). Il anime le site www.tierslivre.net

Actu76.pmd 42 04/04/2007, 16:08

noms qu'on a rayés. Lui, une faiblesse de cœur le protège, elle n'a pas protégé Alain-Fournier. Démobilisé : spectateur ahuri d'un monde en détresse et folie.

Qu'on lise, dans ce premier tome de la réédition Pérochon, *Le Crime étrange de Lise Balzan* : un homme bâtit tout un livre sur le fait que ceux qui ont voulu protester contre l'absurde, dans cette furie de la guerre, ont été exécutés par leur propre camp, peut-être leur cousin du village d'à côté, et que ce scandale on le tait. On continuera de le taire bien après Pérochon.

Alors qu'on le traite si l'on veut d'auteur régional ou rural : c'était de bon ton. On rajoute même un -iste pour faire mieux, régionaliste, ruraliste, et au revoir. Moi je m'incline. Un homme de courage, qui publiait en feuilleton dans *L'Humanité* de Jaurès, et vous attrapait ce pan noir du réel de plein fouet, droit dans la face.

Nêne a eu le prix Goncourt en 1920. On se souvient du prix Goncourt 1919, attribué à un homme de quatre ans son aîné, qui lui aussi avait publié un premier livre avant guerre, et passé les quatre ans suivants à élargir la boucle des suivants. *Nêne* donne à Ernest Pérochon la même célébrité qu'à Marcel Proust. Pérochon quitte son métier d'instituteur et vit – comme on dit – de sa plume. Il aurait pu se dispenser d'écrire ce qu'on dit *romans scolaires*. Je n'aime pas cette expression : il nous fabriquait comme lecteur et nous prenait par la main là où nous étions, avec ce que nous voyions de notre fenêtre, nos noms de pays, et ce qui se passait dans le ciel, ou un peu plus loin que l'horizon, et qu'on savait par le monument aux morts, pour nous initier à la lecture. Marcel Proust s'est dispensé de le faire. Dans mon parcours de vie, l'œuvre de Marcel Proust m'est présente au quotidien, et non celle de Pérochon. Flaubert disait qu'on ne fait pas de littérature avec des bons sentiments : manière de dire qu'il n'y a pas de justice posthume en littérature. Louis-Ferdinand Céline est une secousse sismique dans la littérature, strictement contemporain de Pérochon, que lui n'a pas attrapé pour ses livres. Est-ce qu'il faudrait dire le contraire, pour le bonheur qu'on a à le découvrir aujourd'hui, et que celui qui nous a initiés à la lecture était un homme digne, et que dans ses livres l'air est plus tonique que chez Proust ou Céline ?

Sans doute que ce n'est pas vrai qu'il y ait de *grands*, de *moyens* et de *petits* auteurs. A nous autres, la littérature apparaît comme un corps indivisible. Qui respire, qui bat, se bat. Les révoltes de Pérochon sont ancrées dans une terre, une conception de l'homme, qui m'est importante. Il n'a pas contourné la révolte, ni la condition pauvre des gosses dont il a eu la charge, pour la République. Il a été capable aussi de dire au revoir à tout cela, de s'affirmer comme écrivain.

Je pense à Loti, qui nous déploie aussi notre pays dans ses pages : il y a bien plus de trouble et de secret, d'inavouable. Loti n'était pas homme de pensée mais un grand visuel. Je pense à Simenon, qui a passé toute la période de 1939-1945 dans notre pays aussi, avec les bonnes grâces de l'occupant. Ernest Pérochon, lui, les avait aux trousses, et durement. Cela n'empêche pas qu'on voie plus nettement l'écluse du Pont-du-Brault ou la bourgeoisie de Fontenay-le-Comte chez Simenon, qu'on sente chez Pérochon cette majesté par quoi la langue, quelles que soient les bonnes intentions ou les justes revendications de qui l'utilise, en dresse le mystère. «Quand je lis chez Rabelais, *Comme assez sçavez qu'Africque apporte tousiours du nouveau*, je vois des girafes et des hippopotames», disait Flaubert. Il n'a pas été donné à Pérochon l'inceste avec la langue dont ont disposé Marcel Proust, Pierre Loti, Simenon ou Céline. Mais il y a que nous-mêmes sommes

encore de ce pays, et de cette mutation. Que l'eau courante dans les campagnes, c'étaient nos grands-parents, et les soldats de 14 qu'on assassine parce qu'ils se révoltent, l'histoire que nous avons à apprendre pour aujourd'hui, pour tout de suite, encore et encore.

Alors oui, lire Pérochon, ne pas s'en dispenser. Et questionner la littérature non pas pour la dette d'enfant que nous lui devons, mais justement en cela aussi, si brutal ce soit, qu'à l'instituteur de Vouillé, prix Goncourt 1920, le *dérèglement de tous les sens* advenu à un de Charleville n'a pas foudroyé l'écriture. Qu'aurait-il dû s'appliquer à lui-même, l'instituteur des Deux-Sèvres, pour attirer cette foudre qu'il méritait ?

Ne faites pas l'économie du *Crime étrange de Lise Balzan.* ■

Actu76.pmd 43 04/04/2007, 16:09

Regards des hommes, *naissance des paysages*

Toutes les dimensions de la géographie se combinent dans les photographies de Marc Deneyer et Claude Pauquet en Poitou-Charentes

Par **Samuel Arlaud**

Marc Deneyer photographie la campagne, Claude Pauquet photographie la ville, l'un le naturel, l'autre l'artificiel. Rien ne semble rapprocher les images de ces deux artistes : les objets sont trop dissemblables, les ambiances diffèrent, les optiques sont résolument opposées. Mais est-ce si sûr ?
Ces images ne viennent pas documenter une thématique paysagère de l'espace urbain ou de l'espace rural : elle produisent une analyse, proposent un sens de lecture de ce qui nous entoure, celui du photographe pris comme individu dans sa relation singulière à l'espace mais aussi comme homme intégré à une société, à un contexte civilisationnel qui détermine les regards et oriente les points de vue sur le monde, dans leur double dimension temporelle et spatiale.
En cela, les images diffèrent mais se ressemblent. Elles sont à la fois un instant du monde et le résultat d'une manière de le parcourir et de le percevoir. Ici, cette manière nous semble être celle de l'homme qui marche. Pas à pas, le photographe, et l'homme à travers lui, entretient une relation complexe avec son environnement, à la fois sous une forme matérielle et par une sensibilité qui lui reste très personnelle tout en étant peu ou prou partagée avec la collectivité. C'est le domaine de l'idéel. Des distances sont ainsi franchies, des frontières sont traversées, concrètes et/ou mentales. Ces images suggèrent des chemins à par-

Série rochelaise de Claude Pauquet : immeubles de Mireuil (à gauche) et des Minimes.

Actu76.pmd 44 04/04/2007, 16:09

Les vallées photographiées par Marc Deneyer : l'Anglin, au sud d'Angles-sur-l'Anglin (à gauche) et la Charente à Fort Vasou.

courir et des cheminements dans l'espace avec toutes les dimensions permises par le regard : perspectives, lignes de fuite, horizons et interrogations sur la localisation même de ce qui est montré. D'ailleurs peu importe en vérité les lieux qu'elles montrent. Ici ce ne sont pas les lieux qui comptent, ce sont les échelles. En apparence l'œil du photographe focalise sur des détails, des portions de paysages, peut-être des non-paysages, simplement des images fugaces dont on pourrait penser de manière un peu facile qu'elles ne pourraient prendre une consistance que remises dans un contexte, en élargissant le champ visuel, sans quoi leur portée resterait limitée.

NI VIE ANIMALE NI HOMMES ET POURTANT ILS SONT PARTOUT

Mais n'est-ce pas là aussi qu'une apparence ? Ne touche-t-on pas au contraire aux structures même du paysage et des territoires, à ce qui procure chez l'homme du sentiment d'appartenance, à la complexité de la relation entre l'homme et l'espace. L'espace est à la fois enfermement et ouverture. Il est interface entre différentes dimensions : le sol et le ciel, l'ici et l'ailleurs, l'intérieur et l'extérieur, le moi et l'autre. Son fonctionnement nécessite des circulations, qui empruntent des chemins, parfois concrets, parfois invisibles. Les hommes ne sont pas les seuls à circuler. Les éléments aussi circulent : l'eau, l'air, les nuages, les animaux. L'image n'est pas figée. D'ailleurs les apparences sont encore une fois trompeuses. Il n'y a ni vie animale ni hommes présents sur ces images et pourtant ils sont partout, à la fois par les traces qu'ils laissent et aussi par le regard du photographe. Toutes les dimensions de la géographie se combinent dans ces images : ces paysages sont une géographie totale, l'affaire de toutes les géographies mêlées, physique, culturelle, économique, sociale, humaine, peu importe le qualificatif.

Ces images, il est impossible de les regarder véritablement de manière commune car elles dégagent une singularité. Elles renvoient à une histoire individuelle et collective, aux différentes échelles du temps. Elles nécessitent et elles traduisent un rythme particulier et singulier, celui de l'homme qui s'arrête puis s'attarde à faire porter son regard sur les éléments les plus fins, constitutifs du paysage, et finalement s'attache aux lieux. Par ce processus il y a donc forcément une localisation, bien sûr pour celui qui photographie et qui sait où il se place, mais aussi pour celui qui regarde, un jour, quelque part dans une exposition ou dans un ouvrage, et qui replace ces images mentalement en référence à des lieux fréquentés. Il ajoute ainsi à la propre construction de son espace social.

Car il y a là, à la fois pour chaque photographie considérée isolément et pour l'ensemble également, une concentration de temps et d'espaces, d'interfaces entre toutes les échelles de l'humanité : les échelles du monde qui font que les mêmes produits, les mêmes formes d'objets, les mêmes perceptions peuvent se retrouver en différents lieux de la planète, et les échelles du local, jusqu'à l'infiniment petit, jus-

Samuel Arlaud est maître de conférences de géographie à l'Université de Poitiers. Il a codirigé *Rural-Urbain, nouveaux liens, nouvelles frontières* (PUR, 2005). «La bibliothèque de terres du Poitou-Charentes de Kôichi Kurita», *L'Actualité* n° 75.

Actu76.pmd 45 04/04/2007, 16:09

La Gartempe à Lathus et l'avenue du Fief des Roses à Lagord.

qu'à l'intimité de la relation entre l'homme et l'espace. Celle-ci s'exprime à la fois dans les détails concrets, observables matériellement, et dans les représentations mentales qui permettent à chacun d'interpréter ce qu'il observe et d'en faire naître un ressenti.

Les photographes traduisent, chacun dans leur style, un regard d'homme sur ce qui l'entoure. Ces photographies ne montrent pas une réalité : elles sont un point de vue sur un morceau d'espace et une sorte d'interprétation, une sublimation du réel. En donnant à voir et en diffusant, en vulgarisant cette interprétation, elles font naître du paysage. Elles proposent de donner un sens à ce qui est observable. Certes elles figent un instant mais elles ont l'immense pouvoir de faire circuler cet instant, de le faire voyager dans le temps et dans l'espace, de le faire partager. Au fur et à mesure où elles s'éloignent de leur auteur, elles perdent de leur sens originel mais elles se chargent des territorialités multiples de ceux qui les regardent. Puis chacun de ceux qui observent ces images fait un peu le même effort de mise en relation d'éléments à la fois concrets et immatériels, de croisement de dimensions temporelles et spatiales.

Ainsi, en partant du moment et du lieu présents, ces images sont peut-être à la genèse du territoire de demain, à la naissance des éléments constitutifs du sentiment d'appartenance parce qu'elles touchent au sensible de l'homme, à ce qui va lui faire aimer ou non son espace vécu, à ce qui va donner une épaisseur temporelle à son quotidien, à ce que l'on va souhaiter garder et à ce que l'on veut remettre en cause de l'organisation socio-spatiale établie.

On se sent immédiatement plus ou moins proche de telle ou telle image, plus ou moins l'envie de s'y glisser et de s'en imprégner par d'autres sens que celui de la vue : c'est l'imagination qui est à l'œuvre et qui nous donne envie ou non de cheminer dans ces décors, de suivre des chemins ou tout simplement d'en créer de nouveaux, de nous perdre dans ces formes du monde mais jamais complètement. Par le jeu complexe de nos filtres mentaux, notre regard se connecte immédiatement avec les autres sens pour amplifier les formes et les couleurs de ces images : l'inconscient nous fait toucher ces paysages c'est-à-dire les parcourir, les fouler au pied. De la même manière on perçoit presque l'inégale intensité des bruits qui s'échappent de ces portions d'espaces, le bruit d'un train même lorsqu'il ne circule pas, l'eau qui court en minces filets, en cascade ou larges rivières paisibles, les odeurs aussi qui y sont associées : celles des sous-bois, des marais humides, celles des routes asphaltées ou des géraniums dont on respire le parfum par la fenêtre entrouverte.

Peu à peu le paysage, avant tout composition humaine, entre en retour dans notre vie et fonde les identités individuelles et collectives, celles des hommes et des territoires, en proposant à chaque instant un réordonnancement des formes et des signes, un réaménagement de l'espace. Ainsi le regard porté, même sur les éléments les plus naturels, n'est-il pas déjà un regard aménagiste, c'est-à-dire qui cherche l'organisation de l'espace, une forme d'articulation des choses pour que le monde réponde à l'objectif d'habitabilité et de projection des sociétés dans le futur, à l'objectif de perpétuation de l'humanité. ■

EXPOSITION

Du 22 mai au 1er juillet, la galerie Louise-Michel de la ville de Poitiers expose «Rural-Urbain, paysages du Poitou-Charentes», première sélection des photographies de Marc Deneyer et Claude Pauquet réalisées dans le cadre d'une mission régionale.

Actu76.pmd 46 04/04/2007, 16:10

Rudistes *des lagons charentais*

Un aperçu du paysage picto-charentais il y a 96 millions d'années en préambule à l'exposition «Dinosaures et Crétacé supérieur» présentée à l'Espace Mendès France

Par **Marie-Camille Madrange** Photos **Marc Deneyer**

Ichtyosarcolithes triangularis
Trois stades de développement de Caprinidés montrent l'enroulement progressif de la coquille, Cénomanien moyen, découverts à Saint-Saturnin, près d'Angoulême.

Au Crétacé (de -145 Ma à -65 Ma), période où l'Europe était un archipel tropical, la région Poitou-Charentes était inondée par des mers chaudes. La forte sédimentation calcaire y a ainsi permis la fossilisation de la faune marine, en particulier celle de deux grands groupes de mollusques aujourd'hui disparu : les Ammonites et les Rudistes.

Mais l'intérêt que notre région éveille chez les paléontologues réside dans le rôle que jouait le Seuil du Poitou dans la répartition de ces faunes. Emergé, ce haut fond marin passant par Parthenay, Vivonne, Champagné-Saint-Hilaire et L'Isle-Jourdain reliait alors les Massifs armoricain et central, terres émergées de «l'archipel Europe». Son versant sud plongeait dans les eaux du Bassin aquitain, lagons tropicaux et peu profonds typiques des marges de la Mésogée (futur domaine Méditerranéen) tandis que son versant nord était baigné des eaux du Bassin parisien, alimenté par une mer boréale aux eaux plus fraîches et plus profondes. Chacun des deux domaines renfermait une faune caractéristique de leurs conditions marines respectives : les Ammonites au nord, les Rudistes au sud. Le Seuil du Poitou était donc au Crétacé supérieur une véritable barrière climatique, biologique et écologique. Les Ammonites, à l'évolution rapide et ayant une répartition géographique très

Actu76.pmd 47 04/04/2007, 16:11

Radiolithes peroni, coupe transversale de la valve inférieure d'un Radiolitidé : le moule interne des parties molles de l'animal rend compte de la disposition de celui-ci dans sa coquille, Turonien supérieur, découvert à Angoulême.

	PÉRIODE	ÉPOQUE	ÉTAGE	FAMILLES DE RUDISTES
65 Ma	Crétacé	Supérieur	Maastrichtien	Hippuritidés
72 Ma			Campanien	
83 Ma			Santonien	
87 Ma			Coniacien	
88 Ma			Turonien	
92 Ma			Cénomanien	Radiolitidés
96 Ma		Inférieur	Albien	
112 Ma			Aptien	Caprinidés
125 Ma				

large, ont été largement étudiées afin de mesurer les temps géologiques et sont ainsi les éléments essentiels de la biochronologie.

Les Rudistes, moins connus, ont une extension géographique plus réduite, se cantonnant aux marges de la Mésogée (Europe, Moyen-Orient et Antilles). Ils constituent l'une des super-familles de Mollusques Bivalves (Lamellibranches). Organismes fixés et affublés pour certains de formes carrément biscornues, ils sont caractérisés par l'asymétrie de leurs deux valves : ils filtraient l'eau en soulevant la petite valve tandis qu'ils s'ancraient sur les fonds marins par la grande qui contenait en outre les parties molles de l'animal. Sur la douzaine de familles décrites dans la littérature, on en retrouve principalement trois dans les couches du Crétacé supérieur des Charentes : les Caprinidés, les Radiolitidés et les Hippuritidés. *«Les Caprinidés, aux premiers stades de leur croissance, sont totalement équivalves»*, explique Pierre Moreau, hydrogéologue et spécialiste de la faune charentaise du Crétacé supérieur, *«puis l'une de leurs valves croît en s'enroulant et adopte le dessin d'une corne de chèvre d'où leur nom : Caprin…idés.»*

Ces formes sont présentes dès le Crétacé inférieur et disparaissent au Cénomanien. Les Radiolitidés apparaissent à la fin du Cénomanien inférieur et les Hippuritidés au Turonien. Rudistes coloniaux, leur forme en cornet optimise l'espace et permet ainsi la croissance de plusieurs individus côte à côte. *«On parle communément de récifs à Rudistes, mais on ne leur connaît pas l'ampleur des récifs coralliens qui peuvent s'encroûter les uns sur les autres sur plusieurs dizaines de mètres, je préfère employer le terme de "bouquet récifal" pour les Rudistes»*, précise Pierre Moreau. Bien que la plupart des Rudistes coloniaux s'établissent directement sur le substrat, formant des tapis denses et tabulaires, quelques rares cas sont ceux de deux générations (de Radiolitidés pour la plupart) mises en place l'une sur l'autre, les larves de la seconde s'étant fixées sur la première.

Les Rudistes du Crétacé supérieur ont vécu dans des milieux aux caractéristiques de plus en plus strictes : sans activité tectonique, des eaux claires, chaudes (autour de 25 °C), bien oxygénées et peu profondes,

Du 2 mai 2007 au 6 janvier 2008, l'Espace Mendès France présente l'exposition «Dinosaures et Crétacé supérieur». Associé à l'exposition «-72 millions d'années» du Musée des dinosaures d'Espéraza, un apport régional explique les événements majeurs du Crétacé supérieur en Poitou-Charentes et présente notamment une collection de Rudistes.

Actu76.pmd 48 04/04/2007, 16:11

et surtout sans apports détritiques. Des bancs d'Hippurites fossiles par exemple sont soudés par un ciment constitué à 99,80 % de calcite et de seulement 0,20 % d'impuretés (comme des grains de sable). Ceci témoigne de l'extraordinaire pureté de l'eau nécessaire à la survie de ces Rudistes.

Les fluctuations marines ont ouvert à plusieurs reprises des passages dans le Seuil du Poitou. On pourrait alors penser qu'il s'agissait là d'une grande occasion pour les faunes des deux bassins de partir à l'aventure… mais non. On trouve dans les strates charentaises datant de l'ouverture de ces passages certaines espèces d'Ammonites communes aux deux versants. Les Rudistes, tellement plus exigeants, ne sont jamais passés du côté parisien et disparaissent temporairement des terrains charentais, ne supportant pas l'ouverture de leurs lagons calmes et clairs qu'entraîne une transgression marine. C'est alors qu'on s'aperçoit qu'en raison de leurs milieux de vie totalement différents, la présence d'Ammonites dans une strate est totalement incompatible avec celle des Rudistes : les premières, pélagiques, vivent dans un milieu marin ouvert ; les seconds sont benthiques, ils vivent sur les fonds de milieux fermés (comme des lagons)… Et si c'est ici un très bon indice pour reconstituer le paléoenvironnement marin, c'est aussi un problème pour trouver une concordance dans l'âge des terrains des deux bassins. «*Faute d'Ammonites dans les strates à Rudistes, nous nous sommes servis d'eux pour dater ces terrains. Mais leur faible extension géographique due à leurs exigences environnementales strictes nous donne des échelles qui n'ont certainement pas la même valeur ni la précision de celles réalisées avec les Ammonites*», explique Pierre Moreau. Et c'est sans doute cette exigence environnementale qui a été l'un des moteurs de leur disparition. Ils sont victimes à la fin du Crétacé, tout comme les Ammonites et 75 % des espèces vivantes, d'une extinction en masse. Il est certain qu'on connaît à cette période une chute brutale du niveau marin. Dans le Poitou, la mer s'est retirée très tôt, sans doute au tout début du Campanien. Dans les Charentes, la régression, datée à la fin du Campanien, a été plus tardive. Il s'agit ici de l'une des plus grandes régressions marines que la Terre ait connue, associée au ralentissement de l'ouverture de l'océan Atlantique et à un refroidissement notoire des mers. Les Rudistes ont donc disparu de notre région (et de la Terre en général), ne nous laissant 65 millions d'années plus tard pour les faire parler que nos marteaux, burins et paléontologues avertis. ■

***Hippurites radiosus*, deux Hippuritidés fixés l'un à l'autre et formant un bouquet récifal, Cénomanien supérieur, découvert à Aubeterre-sur-Dronne. En vue de dessus, la valve supérieure est partiellement conservée.**

Les trois types de groupements coloniaux des Rudistes. Page de gauche, *Hippurites requieni,* banc d'Hippuritidés en coupe transversale soudés par un ciment de calcite très pure, Turonien supérieur, découvert à Saint-Césaire près de Cognac. Ci-dessus, *Hippurites radiosus*, deux Hippuritidés fixés l'un à l'autre et formant un bouquet récifal.
Ci-contre, *Durania blayasi,* construction récifale de deux générations de Radiolitidés, la deuxième fixée sur la première, Cénomanien moyen, recueilli à La Couronne.

Actu76.pmd 49 04/04/2007, 16:12

MUSÉE DES TUMULUS DE BOUGON

Gilles Tosello, illustrateur

L'exposition «Préhisto'art» de l'artiste préhistorien Gilles Tosello au musée des Tumulus de Bougon est prolongée jusqu'au 29 avril 2007. Travaillant étroitement avec les archéologues, suivant leurs études et découvertes, il reconstitue avec une grande rigueur scientifique des scènes de la vie préhistorique (chasse, construction, sépulture, etc.) sur une période allant du Paléolithique ancien aux âges du Bronze et du Fer (de -2,6 millions d'années au Ier siècle av. J.-C.). Il ne manque pas d'humour non plus et propose quelques illustrations «préhisto-comiques». Les 150 œuvres de Gilles Tosello – du dessin miniature à la grande fresque sur panneau de bois – sont scénographiées par le musée des Tumulus avec des objets provenant de différents musées français (outils lithiques, parures et cuirasses de l'âge du Bronze…) et une reconstitution de l'ours des cavernes.
Tél. 05 49 05 12 13

SPRI

Sir Ernest Shackleton (1874-1922)

SURVIVANTS DES GLACES

Pour l'année polaire internationale, l'exposition présentée à la Corderie royale de Rochefort jusqu'au 24 juin met en scène l'épopée de Sir Ernest Shackleton vers le pôle Sud de 1914 à 1917 (*L'Actualité* n° 75). Conçue et réalisée par le Centre international de la mer, l'exposition «Survivants des glaces» retrace l'épopée de cet intrépide explorateur (né en Irlande, à Kilkea, en 1874) et de ses 27 compagnons, depuis la préparation de l'expédition jusqu'au sauvetage des hommes, en passant par la longue dérive et le naufrage du navire dans le désert de glace. Autour des images de Frank Hurley, de documents et d'ouvrages d'époque, et de quelques pièces rapportées de l'expédition, des installations conçues par des artistes contemporains restituent l'atmosphère particulière de chaque étape de cette fantastique saga des glaces. Tél. 05 46 87 01 90 www.corderie-royale.com

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

espaceCultureMultimédia
Poitiers

L'empire du son

Appréhender le monde sonore, un espace artistique aussi vaste que celui de l'image.

entrées libres

I/O

Spectacle vivant multimédia - Théâtre onirique - Théâtre d'ombres - Théâtre électroacoustique

Vendredi 13 avril à 16h et samedi 14 avril à 16h et 21h

ArteRadio.com

Emission de radio au planétarium, scéance destinée aux sourds et malentandants le samedi (traduction lsf projetée)

Vendredi 4 mai à 21h et samedi 5 mai à 15 h

Carte blanche au label Vibrö

Conférence, workshop et performances autour de la musique electroacoustique et du lo-fi

Vendredi 11 et samedi 12 mai

ESPACE MENDES FRANCE

Espace Culture Multimédia

Fabrik images

Espace Mendès France
1, place de la cathédrale - BP 80964
86038 Poitiers cedex
Tél. 05 49 50 33 08 - Fax. 05 49 41 38 56
www.maison-des-sciences.org

contact :
ptreguer@pictascience.org